

Université de Montréal

À LA CROISÉE DES GENRES : TRAJECTOIRES ET IDENTITÉS « TRANS » AU QUÉBEC

Par
Isabelle Chiasson-Levesque

Département de sociologie
Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des arts et des sciences en vue de l'obtention du
grade de maître ès sciences (M. Sc.) en sociologie

Mai 2018
© Isabelle Chiasson-Levesque 2018

Résumé

Ce mémoire porte sur les trajectoires et les identités trans au Québec. Il s'appuie sur les récits de vie de 11 personnes s'identifiant trans au Québec, afin de mieux comprendre l'influence des normes sociales de genre sur leur parcours de vie et la façon dont elles se manifestent dans le cadre des interactions sociales quotidiennes. Fondée à la fois sur des récits de vie d'hommes et de femmes trans, cette recherche a ainsi pour but de mesurer l'impact d'un système de normes basé sur la binarité des genres. Cette lecture croisée des genres permet de mettre en lumière les principales convergences et divergences entre les expériences des hommes trans et celles des femmes trans. Dans un premier temps, la recherche montre que la trajectoire identitaire de genre prend place, pour tous et toutes, dès l'enfance, période où cette question du genre serait présente, mais en « sommeil ». La période de l'adolescence équivaut ensuite à une période d'éveil aux stigmates qui les aurait mené-es à intérioriser leur différence. L'âge adulte -le présent- est le moment d'extériorisation identitaire qui s'inscrit dans une série d'expériences de transition. Dans un deuxième temps, cette étude fera état des inégalités sociales de genre et des inégalités transidentitaires, et de la façon dont ces deux formes d'inégalités s'articulent, notamment dans le cadre des espaces publics et des interactions sociales. Les principaux résultats montrent que les femmes trans à l'étude vivent en majorité plus d'inégalités sociales liées à leur genre et à sa non-conformité. Inversement, les hommes trans à l'étude vivent aussi ces inégalités, mais acquièrent parallèlement certains privilèges sociaux.

Mots-clés: trans; identité; trajectoire; parcours de vie; enfance; adolescence; âge adulte; interactionnisme; normes; genre(s); quotidien; inégalités sociales; espaces publics

Abstract

This master thesis treats of the trans identities and trajectories in Québec. It leans mainly on the life narrative of 11 people who identify as trans in Québec in order to better understand the influences of social and gender norms on their life journey, and the way they are manifested in the context of daily interactions. Based on both trans men and trans women's life stories, this research thus has as a goal to measure the impact of a system of norms based on the binarity of genders. This crossed reading of genders allows some light to be shed on the principal convergences and differences between the experiences of trans men and trans women. Firstly, the research demonstrates that the gender identity trajectory takes place for one and all as soon as during childhood, period during which the gender identity question is present, but at a "dormant" stage. Then, the adolescence period is the equivalent of an awakening process to the stigmas that brought them to internalize their difference. Adulthood -the present- is the exteriorization of identity phase, which is transcribed through a series of transitional experiences. Secondly, this study will report of the social inequalities of gender as well as the transidentitary inequalities, and how those two forms of inequality interact, namely in a public space as well as social interaction context. The main results show that the trans women in the study experience a majority of social inequality regarding their gender and its non-conformity. Conversely, the trans men in the study also go through these inequalities, but in a parallel fashion, also acquire certain social privileges.

Key words: trans; identity; trajectory; life journey; childhood; adolescence; adulthood; interactionism; norms; gender(s); daily; social inequalities; public spaces

Table des matières

RÉSUMÉ	II
ABSTRACT	III
REMERCIEMENTS.....	VI
PRÉFACE.....	1
INTRODUCTION	3
CHAPITRE I. APPROCHES SCIENTIFIQUES ET CADRE THÉORIQUE.....	9
I.I Sexologie, psychiatrie, psychologie et médecine : des approches très clivées.....	10
I.II Approches sociologiques : un terreau fertile en provenance des États-Unis.....	12
CHAPITRE II. MÉTHODOLOGIE DE RECHERCHE ET CONCEPTUALISATION	20
II.I « Trajectoire identitaire » : une approche par les parcours de vie.....	20
II.II Une lecture croisée du genre : expériences trans et normes sociales.....	24
II.III L’approche interactionniste et l’influence de la sociologie américaine.....	26
II.IV Les outils de collecte et la démarche d’analyse.....	28
II.V Méthodologie de recherche et caractéristiques de l’échantillon	30
CHAPITRE III. DU SOMMEIL À LA RÉALITÉ.....	33
III.I L’enfance: un « sommeil identitaire » ?.....	33
III.II L’adolescence: l’éveil aux stigmates et la prise de conscience identitaire	36
III.III L’âge adulte: reprendre le contrôle sur sa vie et la réappropriation identitaire	39
CHAPITRE IV. BIENVENUE DANS LE « BOY’S CLUB ».....	47
IV.I La transition sociale: apprendre à définir sa masculinité.....	48
IV.II La transition sociale: apprendre à définir sa...non-binarité	51
IV.III Les inégalités de genre: la carte de membre.....	52
IV.IV Les inégalités de genre: le féminisme exclusif	54
CHAPITRE V. ÊTRE FEMME ET ÊTRE TRANS, UNE DOUBLE INÉGALITÉ	56
V.I Le symbole phallique et ses tabous	56
V.II La féminité paradoxale	58
V.III Adopter les normes de genre: les attentes de l’entourage.....	60
CHAPITRE VI. LA TRANSIDENTITÉ AU QUOTIDIEN : ESPACES PUBLICS, INSTITUTIONS GOUVERNEMENTALES ET INTERACTIONS SOCIALES	62

VI.I <i>Madame</i> ou <i>monsieur</i> ? L'expression de sa transidentité et les interactions sociales dans les espaces publics et les institutions gouvernementales	62
CHAPITRE VII. DISCUSSION ET CONCLUSION	67
VII.I Parcours de vie : sommeil identitaire, éveil aux stigmates, deuil et acceptation.....	67
VII.II Espaces publics, institutions gouvernementales et inégalités sociales de genre: les interactions sociales quotidiennes	70
BIBLIOGRAPHIE.....	76
ANNEXE I. GRILLE D'ENTREVUE	85
ANNEXE II. TABLEAU DES PARTICIPANT-ES.....	87

Remerciements

J'aimerais adresser mes premiers remerciements à ma directrice, Cécile Van de Velde, qui a su me transmettre ses savoirs et ses connaissances sociologiques. Cécile, tu es une femme brillante que j'admire beaucoup. Merci pour tes compétences de sociologue, ton savoir-être, ta compréhension et tes précieux conseils. Merci pour ton ouverture à l'égard de ma situation de maman aux études et pour tes grandes qualités humaines.

Merci à ma maman, qui a publié un mémoire en 2001 en conciliant, elle aussi, maternité et études. Passionnée de la recherche, elle a su me transmettre la flamme des études universitaires. Ma maman, depuis ma naissance, est présente dans les meilleurs comme dans les moins bons moments de ma vie. Merci maman pour tes encouragements, ton soutien et surtout, ton amour. Moi-même maman-étudiante, je te comprends tellement mieux maintenant...et toutes mes excuses pour le bricolage sur le mur de ton bureau avec ton travail de session dactylographié...

Merci aussi à mon papa Jude, mon papa Denis et à ma soeur Juliette qui, au-delà de sa différence, a su me soutenir à sa manière.

Merci à mon conjoint, Benoit, pour sa patience et sa compréhension durant cette grande et difficile aventure qu'est la maîtrise. Merci d'être ma raison et de rester solide quand je m'emporte dans mon anxiété et mes émotions. Tu es un bon coéquipier, un bon conjoint et un bon papa.

Mon petit trésor, Laurence, merci d'être dans ma vie. Merci d'être ce petit être d'amour qui donne un sens à ma vie. Je suis très reconnaissante que tu permettes à maman, depuis que tu es dans son ventre, de poursuivre ses études. Tu as su éclairer toute la force que maman avait en elle afin de mener à terme ce projet, malgré les nausées, la fatigue et les moments de découragement. Ton amour et ton sourire sont ma raison de vivre.

Un énorme merci, en terminant, à tous les participants et toutes les participantes qui ont accepté de se livrer à moi. Merci pour votre confiance et votre ouverture. Ce projet n'aurait pas été aussi

enrichissant sans vos témoignages. Je vous souhaite à tous et à toutes beaucoup d'amour, d'accueil et de paix.

Isabelle

Préface

Un soir d'octobre, en 2012, je suis assise sur le quai d'embarquement du métro. Il est tard, il y a peu d'usagers et d'usagères à cette heure. Je vois une femme s'approcher au loin qui vient s'asseoir à mes côtés. Elle me regarde et semble vouloir discuter. Je lui souris et c'est à ce moment qu'elle s'ouvre à moi. Cette femme avait quitté le Mexique quelques mois auparavant pour une question de survie. En s'identifiant ouvertement trans et en adoptant les normes de genre féminin dans son pays natal, elle disait craindre pour sa vie.

Le train arrive, nous prenons place à bord. Elle poursuit sa discussion en me racontant qu'elle trouve sa réalité difficile et qu'elle consomme de l'alcool pour oublier son quotidien et la discrimination à laquelle elle est confrontée. Elle ajoute que ses épreuves l'ont menée, par le passé, aux idéations suicidaires. J'arrive à destination et avant de sortir du wagon, elle me prend dans ses bras.

Cette histoire fut pour moi une prise de conscience. Malgré l'ouverture d'esprit que je revendique, je n'étais pas consciente de l'ampleur de ces expériences identitaires. Les années ont passé et je me suis inscrite à la maîtrise. Initialement, je souhaitais étudier le phénomène des accommodements raisonnables au Québec. J'ai finalement changé de voie pour m'intéresser à la question des trajectoires et des identités « trans ». La raison est simple: je crois qu'il est important de faire la lumière sur la question dans une perspective sociale et sociologique qui se détache des études concernant les opérations de changements physiques, de la prise d'hormones ou de la sexualité des participant-es. Toutes les lunettes d'analyse ont leur importance, mais cette recherche sur les individus trans entend participer à un changement de cap.

Le présent mémoire est un recueil de récits de vie ; 11 témoignages d'une réalité qui semble parfois complexe quand elle nous est inconnue. L'objectif est d'abord de présenter le plus fidèlement possible le quotidien et la trajectoire de ces individus qui ont généreusement accepté de me partager leur parcours. Les prochaines pages seront une analyse de ces témoignages afin de mettre en ordre les moments forts de leur trajectoire et leurs expériences partagées. Au cours de mon parcours universitaire, j'ai eu à lire plusieurs études touchant de près ou de loin ce sujet. Pour la plupart des recherches, particulièrement au Québec et au Canada, l'angle d'analyse se

centrait sur les transitions physiques et génitales, ou encore les aspects psychologiques et psychiatriques de la problématique. J'ai voulu ouvrir la porte aux questions des normes sociales et offrir la parole aux personnes concernées. Par conséquent, je m'éloigne des questions de sexologie ou de psychologie pour me diriger vers les sphères sociales.

Introduction

De « transsexuel-le », à « transgenre » puis « trans » : la terminologie utilisée a beaucoup évolué ces dernières décennies. Il est utile en premier lieu de revenir rapidement sur ces différentes notions, pour mieux saisir les représentations et les approches qui les sous-tendent et le choix, dans ce mémoire, d'opter pour le mot « trans ».

« Transsexualisme » : l'empreinte de la médicalisation

En 2010, la sociologue américaine Kristen Schilt a publié l'ouvrage *Just One of the Guys ? Transgender Men and the Persistence of Gender Inequality* dans lequel elle définit les notions de « transsexuel-les » et de « transgenres ». Pour Schilt, le « transsexualisme » a une connotation historique et prendrait ses origines dans ce qu'elle nomme « The gender clinic era » entre les années 1960 et 1980 où le phénomène trans était pathologisé et médicalisé comme étant un « problème à traiter » (Schilt, 2010, p. 20-28). Les opérations de changement de sexe et l'hormonothérapie étaient les interventions de « prédilection » popularisées par le célèbre médecin spécialiste de la « transsexualité » Harry Benjamin dans les années 1950. Bien qu'il ait été fortement critiqué par la troisième vague scientifique du phénomène, c'est-à-dire celle des psychiatres et des psychologues qui étaient d'avis que le sexe et le genre pouvaient être dissociés, l'idée selon laquelle la personne « transsexuelle » devait recourir à une opération et faire des traitements hormonaux était partagée par la grande majorité scientifique de l'époque (Macé, 2010, p. 501-502). Aujourd'hui, en 2018, le terme « transsexuel » est encore utilisé par certain-es auteur-es et notons qu'une partie des communautés trans s'identifie toujours à ce jour par le concept de « transsexualité ». Par exemple, 3 participantes de notre étude se sont décrites comme étant « transsexuelles ».

« Démédicalisation » et émergence du terme « transgenre »

Aux alentours des années 1970, avec la montée des mouvements féministes et LGBTQ+, et avec l'intérêt des nouveaux chercheur-euses, le mot « transgenre » fait surface (Siebler, 2016, p. 124). Les critiques à l'égard des champs médicaux et psychiatriques du phénomène ainsi que celles en regard d'une vision fixe du genre se sont multipliées. Ce nouveau tournant ouvre la porte à de

nouvelles possibilités scientifiques et montre l'intérêt manifeste des sciences sociales à l'égard de la problématique. Des auteur-es tel-les que Judith Butler ont notamment questionné et analysé ce concept du genre. La publication de son ouvrage *Gender Trouble : Feminism and the Subversion of Identity* en 1990 permet de réfléchir la dynamique entre le sexe et le genre et son impact identitaire et politique. En analysant sous plusieurs angles la dissociation du sexe et du genre, et influençant le discours militant féministe et trans, un volet de la littérature s'éloigne des approches médicales (Schilt, 2010, p. 28-38). Comme l'indique Emmanuel Beaubatie, auteur de l'article « Trans' » publié en 2016: « Les études *queer* offrent une alternative à un modèle médical qui était auparavant la seule source de subjectivation possible pour les trans'. » (Beaubatie, 2016, p. 643). Les années 90 voient alors apparaître des mouvements militants, représentés entre autres par Sandy Stone, une activiste trans. Ces groupes militants faisaient front au discours médical de l'époque qui, à leurs yeux, avait un agenda cisnormatif (*Idem.*)

Pour autant, au-delà de ces évolutions du regard clinique, Kristen Schilt rappelle que le lien ne s'est pas systématiquement établi avec certaines luttes féministes qui ont vu, dans les années 70 et plus tard dans les années 90, certains groupes militants exclure les personnes trans. Par exemple, en 1991, les femmes trans surnommées « non-genetic women » étaient exclues de la National Lesbian Conference. La même année, les organisatrices du Michigan Womy's Music Festival, un festival de musique réservé exclusivement aux femmes, ont refusé l'accès aux événements à une femme trans et ce règlement était toujours en vigueur en 2015 (*Ibid.*, p. 32).

Les lectures auront permis de constater qu'au-delà de la volonté militante et scientifique de s'éloigner du discours médical, la « pathologisation » trans est toujours très présente dans la littérature et ouvre le débat sur la réappropriation identitaire possible qu'offrirait ou non ce cadre scientifique. Judith Butler nous amène à percevoir qu'être en faveur d'une « santé mentale trans » et d'une « biomédicalisation » de la problématique peut avoir un impact positif et militant, tout comme s'y opposer. En ce sens, Emmanuel Beaubatie reprend la pensée de Butler dans son article:

D'après elle (Butler), défendre comme s'opposer au dispositif psychiatrique peut avoir une visée émancipatoire. La première stratégie vise une autonomie financière : le remboursement

des soins permet aux plus précaires de faire leur transition. La seconde stratégie vise une autonomie symbolique avec la dépathologisation des trans'. Tant que le système de soins n'est pas repensé dans sa globalité, le mouvement se trouve face à un dilemme. (Beaubatie, 2016, p. 644)

Les recherches scientifiques et les groupes militants trans au Québec auront permis d'offrir le choix aux communautés à l'égard de ce dilemme. Depuis 2015, au Québec, l'opération de changement de sexe n'est plus exigée pour ceux et celles qui font les démarches de changement de prénom et de mention de sexe à l'état civil. Pour ceux et celles qui ressentent le besoin d'effectuer l'opération, ils-elles doivent répondre aux critères établis par la World Professional Association for Transgender Health, connue anciennement comme l'association Harry Benjamin :

La transformation en 2009 de la *Harry Benjamin International Gender Dysphoria Association* en *World Professional Association for Transgender Health* (wpath) entérine ce passage d'un « programme fort » biomédical incarné par Benjamin à un autre cadre paradigmatique émergent qu'est celui de la « santé mentale transgenre », qui se veut attentif aux éventuels effets de normalisation répressive ou de stigmatisation des patients et dont l'objectif principal est « l'obtention d'un bien-être durable du sujet dans son identification de genre afin d'optimiser sa qualité de vie et son épanouissement personnel ». (Macé, 2010, p. 507)

En conclusion, nous voyons qu'un mouvement de « démedicalisation » du discours politique et du discours scientifique prend forme pour répondre aux besoins individuels des expériences trans. Pour reprendre les propos de Beaubatie, toujours inspirés de Butler: « Des recherches sociologiques et anthropologiques permettent de rendre compte de la complexité des enjeux sanitaires et sociaux qui se jouent pour les trans'. » (Beaubatie, 2016, p. 644) et c'est notamment l'une des raisons qui justifient une étude sociologique des trajectoires et des identités trans se détachant du cadre médical.

La porte de la diversité : diffusion des concepts « transgenre » et « trans »

L'expression « transgenre » (ou « transgender » en anglais) est encore régulièrement utilisée dans les récentes recherches sur le phénomène, en particulier aux États-Unis. Au Québec et au Canada, les mots « transgenre » ou « trans » sont employés indifféremment. Des chercheur-euses ont pris la décision d'utiliser le mot « transgenre » alors que d'autres ont choisi l'appellation « trans », ce qui nous conduit à développer sur le terme qui sera utilisé dans ce mémoire, soit le mot « trans ».

Leland G. Spencer dans l'ouvrage *Transgender Communication Studies: Histories, Trends, and Trajectories* (2015) met en lumière la pression que le chercheur ou la chercheuse s'impose à définir *mordicus* tous les termes qui formeront sa problématique. Spencer propose de s'intéresser non pas à ce que le mot signifie, mais plutôt à ce qu'il pourrait signifier dans toute sa richesse et sa subjectivité (Spencer, 2015, p. xi). De même, la définition que propose Susan Stryker dans son étude *Transgender History* (2008) permet cette ouverture sémantique : « In any case, it is the movement across a socially imposed boundary away from an unchosen starting place rather than any particular destination or mode of transition that best characterizes the concept of transgender hat I want to develop here » (Stryker, 2008, p. 1).

Dans ce mémoire, pour des raisons théoriques et méthodologiques, nous avons préféré opter pour le terme « trans ». En effet, ce choix conceptuel permet d'éviter les références au « sexe » et au « genre » et d'inclure ceux et celles qui ont souhaité l'opération de changement de sexe et ceux et celles qui ne considèrent pas ce changement comme étant nécessaire. La notion de « trans » semble plus inclusive des différentes identités et trajectoires. Effectivement, nous n'étudions pas une réalité calculable et quantifiable, mais l'expression subjective de ceux et celles qui acceptent de partager leur parcours. Le mémoire étudie davantage la binarité des genres, de par la composition de l'échantillon qui, pour la grande majorité, se définit homme ou femme (seul-es 2 participant-es sur 11 s'identifient à la non binarité). Au final, le choix de faire usage du terme « trans » ouvre la porte à une pluralité identitaire, au-delà des questions de genre.

L'histoire des expériences trans au Québec : la politique et la médicalisation

Les contextes décrits plus haut présentent les changements sémantiques qui ont eu lieu historiquement en fonction des réalités médicales, scientifiques, politiques et militantes des différentes époques. Puisque notre étude porte un regard sur les expériences trans au Québec, il est primordial de situer la problématique dans son contexte historique et géographique. D'abord, il faut souligner que la « transsexualité » et le « cross-dressing » étaient criminalisés au Québec vers la fin des années 60 et le début des années 70. Le changement chirurgical des organes génitaux était d'ailleurs interdit par le Code Criminel Canadien si l'opération n'était pas justifiée par une maladie ou un problème de santé physique (Namaste, 2005 p.12-13). Deuxième fait à noter : La Gender Identity Clinic at the Clarke Institute of Psychiatry et la Clinic at the Montréal General Hospital ont pratiqué leurs premières opérations de changement de sexe en 1969 et 1971, mais n'acceptaient pas d'opérer les femmes trans qui n'étaient pas castrées (*Ibid.*, p. 14). Cette loi ne fut pas sans conséquences sur la santé et la sécurité des personnes trans à cette époque. En effet, pour des raisons financières et politiques, la principale option qui s'offrait aux personnes s'identifiant trans qui souhaitaient l'opération de changement de sexe était les cliniques clandestines (*Ibid.*, p. 15). Vivane Namaste insiste pour montrer l'apport positif des recherches médicales et des pressions des médecins spécialistes vers la légalisation de la pratique dans le but d'encadrer les procédures et ainsi permettre un accès sain et sécuritaire à la transition physique (*Ibid.*, p. 16). Vers la fin des années 90 et jusqu'à tout récemment, la Direction de l'état civil du Québec permettait le changement de prénom et de mention de sexe pour les personnes trans, les obligeant toutefois à l'opération de changement de sexe (*Ibid.*, p. 5).

Depuis 2015, au Québec, tel que l'indique le Comité LGBT FSSS-CSN dans un dépliant d'information publié en ligne en 2016.: « Il est désormais possible pour une personne de 18 ans et plus résidant au Québec et citoyen canadien de faire une demande de changement de prénom et de mention de sexe sans l'exigence d'avoir débuté un traitement d'hormonothérapie ou de chirurgie. Pour l'enfant mineur de 14 à 17 ans, il est aussi possible de faire cette même démarche avec une preuve d'évaluation et de suivi professionnel (médecin, psychiatre, psychologue, sexologue ou travailleur social) » (Comité LGBT FSSS-CSN, 2016, en ligne). Ainsi, en l'espace de 50 ans, plusieurs changements institutionnels ont pris forme. Les contextes légaux, politiques

et médicaux sont importants à considérer dans l'étude des transidentités, car ils font partie de la problématique. Cela dit, nous verrons dans ce mémoire si nous pouvons maintenant constater des changements dans le cadre des interactions sociales quotidiennes et en regard des normes de genre au cœur des expériences partagées par les participant-es de l'étude s'identifiant trans.

Chapitre I. Approches scientifiques et cadre théorique

Une revue de littérature sur les questions trans à Montréal et au Québec permet rapidement de constater deux aspects : 1) Peu de recherches en français ont été produites à Montréal et au Québec en sociologie sur cette question. Lorsqu'on élargit les champs de recherche, il est possible de trouver des études dans des disciplines voisines (en sexologie, en psychologie, en art, en philosophie, etc) ; cependant, le lot de recherches francophones demeure limité et influencé par la sociologie française. Les sociologues du genre et de la diversité sexuelle s'intéressent ponctuellement à la question trans et ont davantage creusé les expériences des communautés lesbiennes-gays-bisexuelles ou des problématiques de genre au sens large.

2) Le milieu de la sociologie anglophone est plus proactif en termes d'étude de la réalité trans, mais les enquêtes menées ne portent pas nécessairement sur la région de Montréal ou sur le Québec en lui-même.

Par conséquent, nous présenterons une revue de littérature élargie aux différentes approches disciplinaires de la question trans, en donnant une large place aux travaux conduits aux États-Unis, qui constituent aujourd'hui la majorité des travaux sur ces questions. Nous tenterons de mieux comprendre la place de la sociologie au sein de l'ensemble des enquêtes scientifiques sur le sujet, y compris dans des champs comme la médecine ou la psychologie. La première partie de ce chapitre concerne les champs d'études qui, en majorité, s'inspirent du DSM-IV-TR (The Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders) qui définit la transidentité comme un trouble identitaire de genre et/ou sexuelle. Par conséquent, la question du diagnostic est centrale pour ces chercheurs et chercheuses (Lebreton, 2013, p. 3-4). À l'inverse, la seconde partie, qui couvre les approches sociologiques de la question trans, visera à présenter les travaux qui étudient l'individu ou les groupes d'individus trans en lien avec les normes sociales propres à une société et fera état des diverses études publiées au Québec et au Canada, puis celles publiées aux États-Unis.

La décision de diviser la revue de littérature par aires géographiques s'appuie d'abord sur l'intérêt de montrer l'ampleur des études scientifiques en sociologie aux États-Unis comparativement au bassin de publications sociologiques produites en France, au Canada et particulièrement, à Montréal. Ensuite, ce portrait vise à encourager les chercheur-euses et les étudiant-es d'ici à s'intéresser à cette problématique avec des lunettes sociologiques et en adoptant un regard qui se distingue de ce qui a été fait dans le domaine de la santé. Comme nous le verrons, la question de l'identité trans au Québec est encore majoritairement analysée sous la loupe médicale et politique ou très axée sur le changement de sexe. Sauf quelques exceptions, les études québécoises qui seront présentées ne s'intéressent pas ou très peu à l'interaction sociale, aux rapports sociaux de genre et aux parcours de vie des personnes s'identifiant trans. En ciblant ces deux variables, nous souhaitons amener les chercheurs et les chercheuses à y voir un intérêt scientifique et riche en connaissances. Finalement, la division géographique de ce portrait de la littérature permet de visualiser les différences de points de vue et les intérêts scientifiques selon les régions ainsi que les influences sociologiques marquées des études en provenance des États-Unis sur notre étude.

I.I Sexologie, psychiatrie, psychologie et médecine : des approches très clivées

La majorité des travaux sur la question trans provient des disciplines de la santé -pensées ici au sens large- en particulier les domaines de la sexologie, la psychiatrie, la psychologie et la médecine. Ces quatre champs issus du domaine de la santé sont les premiers domaines de recherche à s'être intéressés à l'identité trans. Comme nous l'avons déjà mentionné en introduction, ces disciplines ne visent pas systématiquement les mêmes objectifs que les sciences sociales et ne partagent pas toujours les mêmes points de vue. Dans le champ médical, au Québec par exemple, la majorité des écrits s'intéresse aux opérations de changement de sexe et aux aspects sexuels et physiques des personnes s'identifiant trans à l'image d'études récentes sur la sensibilité sexuelle des femmes trans suite à une vaginoplastie (Lebreton, 2013) ou de l'impact éthique de l'« hormone-blocker therapy » qui consiste à administrer des « hormone-blockers » afin de ralentir la puberté chez les préadolescent-es ou les adolescent-es s'identifiant trans (Bonifacio, 2010). Certains travaux en psychiatrie et en psychologie proposent des projets d'études qui ouvrent vers des volets plus sociaux comme l'étude québécoise de Raymond et al. sur l'expérience de victimisation des jeunes trans au Québec (2015), ou des articles en

psychologie qui portent sur la perception des jeunes étudiants universitaires cisgenres sur les expériences trans et les stéréotypes de genre qui s'y rattachent (Gazzola et Morrison, 2014) ou encore sur le processus de « deuil » vécu par un échantillon de parents suite à la transition de leur enfant (Ritenour, 2015).

Or, au sein même de tous ces domaines de recherche, ici ou ailleurs, la définition de l'identité trans ne fait pas l'unanimité contrairement à la définition sociologique sur laquelle nous reviendrons plus tard dans ce chapitre. Le champ de recherche clinique perçoit la question trans soit en termes de dysphorie du genre ou avec un regard sociologique, soit comme étant une identité où le sexe et le genre ne forment pas une unité.

L'identité trans comme trouble identitaire

D'un côté, nous avons ceux qui problématisent le sujet comme souffrant d'un trouble psychologique où la transition physique (hormones, opérations, etc.) revêt une importance capitale pour « le patient » afin d'être en adéquation avec le rôle de genre avec lequel il ou elle s'identifie. Ces auteur-es parlent généralement de « transsexualisme » et certain-es, comme les sexologues et psychologues américains Ray Blanchard (1989) ou Anne A. Lawrence (2013), proposent des théories uniques. Ces deux chercheurs se sont intéressés à la réalité des hommes « transsexuels » en sous-développant cette notion en deux catégories : le premier groupe correspond à la définition classique de la « transsexualité » et le deuxième groupe fait référence à des hommes présentant une *autogynephilia*, concept d'abord proposé par Blanchard puis repris entre autres par Lawrence. Selon cette approche, la seconde catégorie d'hommes « transsexuels » serait en majeure partie composée par des hétérosexuels et leur « transsexualité » serait source de plaisir sexuel.

Parallèlement, en France et aux États-Unis, vers la fin des années 60 et le début des années 80, le champ de la psychanalyse est influencé par deux ouvrages : *Recherches sur l'identité sexuelle à partir du transsexualisme* de Robert Stoller (1968 publication originale) et *Horsexe: Essai sur le transsexualisme* de Catherine Milot (1983) qui sont cités encore de nos jours dans les travaux scientifiques. C'est notamment le cas de Pierre-Henri Castel, auteur du livre *La métamorphose*

impensable : essai sur le transsexualisme et l'identité personnelle en 2003 et Jean-Pierre Jacques auteur de l'article « Le discours transsexuel sur le corps » paru en 2008. Ces deux auteurs proposent conjointement des théories de troubles psychotiques ordinaires sans symptômes types : J.-P. Jacques souligne par exemple que l'identité de genre est une construction faite à partir du discours des sujets s'identifiant trans et qui dérive de l'imaginaire subjectif et collectif. Cette identité, selon Jacques, n'existe pas réellement puisqu'elle est dépendante du discours. Il ajoute que les personnes s'identifiant trans peuvent être le résultat d'une psychose à l'intérieur de laquelle se crée une forme de dysphorie du genre qui sert les professionnel·les de la santé (psychiatres, médecins, psychanalystes, etc.).

Identités trans et subjectivités

De l'autre côté, certains travaux présentent ces problématiques comme faisant partie de l'identité des individus où il n'est pas question de plaisir sexuel, mais de sentiment intérieur depuis l'enfance. Les spécialistes ne rejettent aucunement la question des transitions physiques, mais proposent une réflexion qui s'ancre dans les discours des personnes s'identifiant trans. Cette vague d'auteur·es partage la théorie sociologique selon laquelle le sexe et le genre sont dissociés. Ces scientifiques ont pour objectif de comprendre l'impact des expériences trans sur la santé physique ou la santé mentale des personnes s'identifiant trans ou sur leurs proches (ex. famille, ami·es, collègues, etc.). Nommons par exemple des études québécoises comme celle de Bianka Viel sur la perception des entraîneur·euses d'athlètes LGBTQ+ (2013), celle de Kayla Marie Ritenour (2015) qui s'intéresse aux parents d'enfants trans, ou encore de Heidi M. Levitt et Maria R. Ippolito (2014) qui ont étudié la notion de stress chez les participant·es trans de leur échantillon.

I.II Approches sociologiques : un terreau fertile en provenance des États-Unis

Comparativement à ces clivages, il n'existe pas à ce jour, au sein de la sociologie, de débat aiguisé sur l'approche même de la question « trans ». Par conséquent, ce qui distingue les études à l'intérieur du cadre sociologique n'est pas nécessairement le point de vue ou la définition des concepts, mais essentiellement l'objet même de l'enquête et la problématique. Les prochaines

pages seront consacrées aux différentes approches analytiques développées en sociologie sur les problématiques concernant les communautés trans où nous mettrons en parallèle les publications canadiennes et québécoises avec celles développées aux États-Unis qui permettent de visualiser les apports des travaux réalisés à ce jour et l'émergence des études sur les questions trans. La division de la revue de littérature par territoire s'explique par des particularités propres à chaque région. Ce choix s'appuie aussi sur le nombre plus grand de recherches sociologiques disponibles en provenance des États-Unis sur la problématique trans (identitaire) dont le Québec s'inspire.

Politiser et déconstruire l'identité de genre : d'un continent à l'autre

À Montréal et au Québec, l'émergence des études sur la réalité trans est réelle, mais discrète. On note en particulier les travaux de Viviane Namaste, professeure en Women's Studies à l'Institut Simone de Beauvoir de l'Université Concordia, qui sont des références connues sur les problématiques trans dans le milieu anglophone et francophone. Son principal essai *Sex Change, Social Change: Reflections on Identity, Institutions, and Imperialism* (2005), régulièrement cité au Canada, aux États-Unis et en France, relate l'histoire des expériences trans à Montréal, au Canada et en Amérique du Nord dans une perspective politique, sociale et militante. Elle fait une lecture de la problématique des inégalités sociales vécues par les personnes s'identifiant trans à l'intérieur du système *impérialiste* et du mouvement politique trans qui se voudraient contradictoires. Son analyse propose que les politiques qui se disent favorables aux problématiques trans en créant des lois et des programmes en santé pour protéger ces populations imposeraient en contrepartie des normes économiques et culturelles basées sur des valeurs nationalistes et ethniques (Namaste, 2005, p.120).

De façon plus générale, la problématique trans au Québec a fait à ce jour l'objet d'études plutôt ciblées et distinctes, qui ne dialoguent que peu les unes avec les autres: à titre d'exemple, elle a été approchée soit comme une étude de cas dans un ensemble de « conversions » (Samuel Blouin, 2015) ou encore par le prisme des mouvements militants (Mickael Enriquez, 2013). Les résultats de cette étude menée par Mickael Enriquez permettent de mettre en lumière la présence d'un mouvement trans au Québec caractérisé par des aspects de collectivité et de critique des normes. Les analyses d'Enriquez ont aussi mis l'accent sur les alliances entre le mouvement

militant trans et les mouvements féministes, gais, lesbiens et *queer*. Quelques années auparavant, en 2008, Dominic Dubois propose quant à lui une lecture de l'identité trans à partir du discours médical comme objet d'étude. Il aborde trois problématiques du genre : le troisième sexe, les psychiatrisations des perversions et le trouble de l'identité de genre. Il tente de montrer en quoi le champ médical pathologise l'identité de genre. Son étude présente aussi les confrontations théoriques relatives à la dichotomie des concepts de « nature » et de « culture », de « sexe » et de « genre » et de « normal » et « pathologique ». On note par ailleurs une enquête conduite sur la question des personnes s'identifiant trans dans le contexte des prisons aux États-Unis (Rae Rosenberg, 2013) et au sein d'oeuvres cinématographiques (Jodi L. Weir, 1999).

Sur la question plus ciblée de l'identité trans, Madeleine Pastinelli et Caroline Déry, du département de sociologie de l'Université Laval, ont publié en 2016 un article dans la revue *Antropologie et Société* intitulé « Se retrouver entre soi pour se reconnaître: Conceptions du genre et régulation des échanges dans un forum de personnes trans » où elles analysent les discours trans en rapport au corps et au sexe/genre en contexte numérique. Sur une période de deux ans (qui totalise 350 heures de recherche et d'observation), elles ont étudié les échanges sur un forum internet créé **pour** les personnes trans et **par** des personnes trans dans l'intérêt de permettre la publication des témoignages ou de questions relatives à ces expériences (Pastinelli et Déry, 2016, p. 156-157). Leurs résultats ont d'abord permis de constater que les objectifs visés par les participant-es du forum sont variés. Pastinelli et Déry ont montré que certain-es personnes souhaitaient y trouver des informations précises sur leurs expériences ou alors y confirmer leur transidentité. Ensuite, les auteures soulignent le caractère social et communautaire de ce forum à l'intérieur duquel les nouveaux participants et les nouvelles participantes doivent apprendre le langage et les mots propres à ce groupe en ligne (généralement empruntés de l'anglais) (*Ibid.*, p. 160-161). Finalement, leur enquête aura permis de mettre en lumière un lieu (virtuel) d'échanges qui présente des caractéristiques précises où il est encouragé de partager son parcours individuel et éminemment subjectif, mais dans un environnement fermé aux dialogues d'opinions. En d'autres termes, le débat n'est pas le bienvenu et les propos publiés sont soumis aux normes du forum appliquées par les modérateur-trices (*Ibid.*, p. 167-168).

Plus largement, au Canada, la grande majorité de ce qui est produit provient de la Colombie-Britannique. L'Université de Victoria est sans doute l'institution la plus investie dans la problématique trans avec son engagement à préserver l'histoire des premiers militants trans ou des pionniers de la recherche scientifique sur les problématiques trans par la conservation de documents d'archives grâce à ses *Transgender Archives* (Devor, 2014, p. 1-3). L'Université de Victoria a aussi créé la *Research Chair in Transgender Studies*, la seule, mondialement, qui s'intéresse spécifiquement aux questions trans. Elle regroupe par ailleurs des étudiant-es consacrant leur mémoire ou leur thèse à l'expérience des individus s'identifiant trans. Cette chaire est dirigée par Aaron H. Devor, professeur de sociologie ayant publié plusieurs travaux scientifiques sur le phénomène de la transidentité tels que *FTM: female-to-male transsexuals in society* (2016) qui présente le portrait des parcours de vie linéaires d'hommes trans canadiens en parallèle des dimensions du quotidien et de l'identité. Dans son étude, il conclut premièrement qu'il y aurait plusieurs facteurs importants à prendre en considération dans l'analyse des parcours de vie des individus s'identifiant trans. Il élabore entre autres les étapes communes du développement identitaire par lesquelles les personnes trans doivent passer soit 1) avoir le sentiment d'insatisfaction ou de dysphorie à l'égard de leur genre et leur sexe ; 2) devoir conclure que le changement de sexe ou de genre sera la réponse à leur inconfort ; 3) parvenir à s'identifier « transsexuel-les » afin d'avoir accès aux opérations de changement de sexe ou aux transitions de genre. De plus, ses résultats montrent que le quotidien des personnes trans serait davantage influencé par le « genre » que par le « sexe ». En effet, le genre serait marqué par des critères sociaux et des normes spécifiques qui amènent les individus à s'y fier pour identifier un pair (Devor, 2016, p. 587-588). Ce même auteur a aussi publié plusieurs articles sur les questions trans de 2004 à 2015 portant notamment sur les soins de santé des personnes transsexuelles, transgenres et « gender nonconforming » (2011) ou sur un modèle de formation identitaire transsexuel en quatorze étapes (2004).

En France maintenant, l'identité trans et les inégalités de genre qui lui sont associées sont aussi objet d'étude. Le chercheur Emmanuel Beaubatie, auteur de la thèse « Transfuges de sexe. Genre, santé et sexualité dans les parcours d'hommes et de femmes trans' en France » publiée en 2017, s'est précisément intéressé à cette idée de rapports sociaux et d'inégalités sociales. Dans deux de ses articles publiés en 2016 : « Trans' » et « Psychiatres normatifs vs. trans' subversifs :

Controverse autour des parcours de changement de sexe », il met en parallèle le discours médical et *queer* et pose un regard critique sur la littérature scientifique sur les questions de changement de sexe et le rapport au sexe/genre. Il conclut par exemple que les expériences des hommes trans (ou FTM pour reprendre ses propos) sont plus effacées et nettement moins étudiées scientifiquement dans le champ médical que celles des femmes trans (MTF) (Beaubatie, 2016, p. 33). Un second chercheur français, Arnaud Alessandrin, chargé d'enseignement en sociologie du genre et des discriminations de l'Université de Bordeaux et auteur de l'étude « Du "transsexualisme" aux devenirs Trans » paru en 2012, a quant à lui préféré analyser l'identité trans en termes de « carrières transidentitaires » où il fait mention d'un passage du discours médical à un discours sociologique et politique menant à de nouvelles expressions et revendications identitaires (Alessandrin, 2012).

Ainsi, ce récent intérêt pour la question de l'identité trans aura permis de mettre en relief l'importance de cette problématique dès l'enfance. Au Québec, des études portant précisément sur les expériences des enfants trans, principalement dans le domaine de la pédiatrie et de la psychiatrie, émergent. Le Dr Shuvo Ghosh en est un bon exemple: pédiatre au Montreal Children's Hospital et spécialiste en développement de l'enfant, il a publié, en 2011, l'ouvrage *Behavioral/Developmental Pediatrics, Sexuality: Gender Identity. Pediatrics: Comprehensive Medical Reference* portant spécifiquement sur l'étude de l'identité de genre chez les enfants (Ghosh, 2011, en ligne). Un second exemple, toujours au Canada, celui du Dr. Joey Bonifacio cité précédent, auteur de l'étude *Invisible Persons, Invisible Patients: Determining the Ethics of Hormone-blocker Therapy Through an Understanding of the Transgender-Transsexual Adolescent-Physician Relationship* (2010) et professeur au Department of Paediatrics at the University of Toronto.

En tenant compte de l'intérêt grandissant de la littérature scientifique au sujet l'identité de genre chez les enfants trans dans le domaine de la médecine au Québec et au Canada, force est de constater que les analyses sociologiques, spécifiquement en regard de l'identité trans dans l'enfance et l'adolescence, sont sous-représentées. C'est ce qui explique l'influence de la sociologie en provenance des États-Unis qui nous a offert notre cadre d'analyse qui nous semblait pertinent pour la présente étude.

Aux États-Unis : une diversité de travaux et d'approches

Comme nous l'avons déjà évoqué, les travaux dans le domaine de la sociologie des transidentités sont principalement produits aux États-Unis. La principale référence de ce mémoire est Kristen Schilt, sociologue du genre et du travail, et professeure à l'Université de Chicago. Elle a publié en 2010 l'étude phénoménologique *Just One of the Guys ? Transgender Men and the Persistence of Gender Inequality*. Entre 2004 et 2008, Schilt a mené son enquête sociologique dans l'état de la Californie et l'état du Texas afin d'y tracer les différences de points de vue et de parcours des hommes trans. Le choix de ces deux états se fonde sur l'idée selon laquelle la Californie est un état accueillant pour les communautés LGBTQ+ alors que le Texas se caractériserait par une forte idéologie de droite religieuse et serait, par conséquent, plus fermé à la diversité sexuelle et au spectre de genre. Pendant ces quatre années, elle a interrogé 54 hommes s'identifiant trans concernant leurs expériences de travail et leurs interactions sociales avec leurs collègues, leurs employeurs ou leurs employé-es. Les témoignages recueillis pour notre étude viennent effectivement s'inscrire dans les résultats obtenus par Schilt ainsi que plusieurs articles qu'elle a écrits en collaboration avec d'autres auteures telles que Catherine Connell (2007), Christine L. Williams (2008) ainsi que Laurel Westbrook (2015). Schilt s'intéresse cependant davantage, voire uniquement, à la perspective des hommes trans. Comme nous le verrons, nous défendrons plutôt, dans ce mémoire, une lecture croisée du genre pour mieux approcher la diversité des expériences trans.

La lecture croisée des genres comme celle que nous explorons dans ce mémoire a déjà été utilisée par certain-es chercheur-euses notamment aux États-Unis. Jessica MacNamara de la University at Buffalo en est un bon exemple. Dans son étude publiée en 2016 « Appearance and Acceptance: Toward a Sociology of Familial Responses to Gender Transition » elle analyse le discours de 50 personnes s'identifiant trans, hommes et femmes, à propos de leurs relations familiales et la réaction de leurs proches à l'égard de leur transition. Les résultats de son étude ont permis de confirmer que le support familial et le soutien positif à l'égard des personnes en transition sont des facteurs primordiaux et auraient un impact considérable sur leur parcours et

leur santé, car ils et elles sont plus outillé-es à confronter la stigmatisation et les préjugés défavorables.

Dans une perspective proche, la sociologue Lori B. Girshick publie en 2008 l'ouvrage *Transgender Voices: Beyond Women and Men* dans lequel elle présente la vie de 150 personnes s'identifiant trans en analysant leur parcours transitoires en tenant compte des aspects de « passing », d'orientation sexuelle, de négociations relationnelles et d'intimidation, dans une approche inspirée de la « grounded theory ». Elle présente une enquête sous la forme de catégories conceptuelles à partir desquelles elle affirme qu'une analyse binaire du genre ne permettrait pas de montrer la singularité des identités de genre. Par ailleurs, elle décrit le genre comme une échelle sur laquelle l'identité de genre d'un individu varie. En parallèle, ses résultats d'entretiens ont montré le visage politique et militant de la problématique trans et Girshick explique comment certains groupes militants (féministes, lesbiens, gais, etc.) rejettent ou s'allient aux communautés trans (Girshick, 2008, p. 179-184).

Dans un même ordre d'idées, certains travaux américains ont inscrit l'analyse des expériences trans dans la perspective des parcours de vie. Par exemple, les auteures Genny Beemyn et Susan Rankin ont publié en 2011 l'ouvrage *The Lives of Transgender People* (2011) dans lequel elles font état de leur étude par parcours de vie menée auprès d'une cohorte de près de 3 500 personnes s'identifiant trans. Les personnes interrogées ont eu à répondre à un sondage à partir duquel les chercheuses ont extrait des résultats concernant le parcours de vie et les principales étapes de transition. Leur recherche a permis entre autres d'observer des différences entre les générations de participant-es. Les résultats du sondage auraient montré que les jeunes s'identifiant trans du début des années 2000 à aujourd'hui sont davantage accompagnés dans leur transition et disent être moins isolés socialement. Toujours selon l'analyse de Beemyn et Rankin, ces jeunes seraient plus conscients des problématiques et des termes en lien avec leur réalité que les générations précédentes. Les générations de 30 ans et plus disaient, *a contrario*, que s'identifier trans lorsqu'ils-elles étaient adolescent-es était difficile, car le phénomène de la transidentité était peu connu et ils-elles ont eu à taire leurs sentiments (Beemyn et Rankin, 2011, 160-161).

Plus largement, certain-es auteur-es ont préféré brosser le portrait historique et sociologique du débat sur les expériences trans en mettant en perspective les différentes approches établies. *Transgender History* de Susan Stryker (2008) et *Debates in Transgender, Queer, and Feminist Theory: Contested Sites* de Patricia Elliot (2010) en sont deux exemples. Ces deux auteures montrent les controverses et les divergences de points de vue tant en sociologie que dans les champs des *Queer Studies* et des *Women's Studies*.

Toutes les approches présentées permettent de voir le phénomène trans sous plusieurs angles et de cerner les détails qui enrichissent les études sociologiques sur la question. Les États-Unis produisent la majeure partie des ressources scientifiques dans le domaine, mais il est à noter que les travaux canadiens et français se font de plus en plus nombreux, que les contextes sociaux et culturels sont différents et qu'il est pertinent de s'intéresser aux questions trans dans différentes configurations normatives. Par conséquent, notre mémoire vise à enrichir davantage les connaissances dans le domaine de la sociologie du genre et de la transidentité dans le contexte québécois, et plus spécifiquement montréalais. Notre enquête s'inscrit dans une sociologie inspirée de la sociologie américaine qui étudie précisément l'identité trans comme objet d'analyse. Nous proposons une analyse interactionniste du parcours de vie et de l'expérience quotidienne des participant-es s'identifiant trans. Ainsi, considérant l'intérêt grandissant pour l'étude des réalités trans au Québec, qui peine toutefois à explorer la problématique à l'extérieur du champ du « pourquoi », de la médecine ou de la politique, ce mémoire tentera d'apporter un nouveau point de vue en analysant la problématique de la transidentité en tenant compte de la subjectivité des parcours et en étudiant la question des normes de genre au Québec. Cette étude est l'une des rares s'intéressant spécifiquement au genre et à la trame narrative du quotidien des personnes interrogées.

Chapitre II. Méthodologie de recherche et conceptualisation

L'objet de ce mémoire est d'étudier l'impact des normes de genre sur la trajectoire identitaire des personnes s'identifiant trans au Québec et la façon dont elles se manifestent dans le cadre des interactions sociales quotidiennes. Il s'agira en particulier d'identifier l'existence éventuelle de différences entre les expériences vécues par les hommes trans, les femmes trans et celles vécues par les personnes non-binaires. L'hypothèse avancée serait que les hommes trans et les femmes trans seraient susceptibles de vivre des inégalités de genre qui, au même titre que les inégalités de genre pour les hommes et les femmes cisgenres, se présentent sous des formes multiples.

Dans cette perspective, nous proposons dans ce mémoire une enquête portant sur les parcours de vie et les trajectoires identitaires des personnes s'identifiant trans au Québec. Cette enquête présente plusieurs intérêts à cet égard : 1. une approche centrée sur les parcours de vie ; 2. une lecture croisée des genres, c'est-à-dire mettant en perspective à la fois les expériences des hommes et des femmes trans ; 3. une attention particulière portée aux interactions quotidiennes.

II.I « Trajectoire identitaire » : une approche par les parcours de vie

En premier lieu, la présente étude a pour but d'analyser la trajectoire identitaire trans à partir du déroulement des récits de vie des participant-es.

Trajectoires identitaires

En tenant compte du débat sur l'identité de genre et le rapport aux autres, le concept d'« identité de genre » mobilisé ici est à définir. À partir du point de vue de Fernando Carvajal Sánchez chercheur et chargé d'enseignement à l'Université de Genève et auteur de l'article « L'analyse des constructions transidentitaires à la lumière de la double transaction », le concept de transidentité renvoie aux expériences de genre et à la transition (d'un genre à l'autre) que vivent les personnes trans et qui influencent leur identité (Carvajal Sánchez, 2014, p. 180-181).

Dans la même veine, Arnaud Alessandrin a proposé une sémantique des différents termes utilisés dans les communautés trans et dans la littérature scientifique. Dans son article « Transidentités : de la “ souffrance ” aux “ épreuves ” » il indique qu’« En questionnant ainsi les transidentités au lieu de transsexualisme, on fait l’économie d’un implicite pathologisant. » (Alessandrin, 2013, p. 219). Qui plus est, toujours selon Alessandrin, le concept de transidentité tel que décrit dans son ouvrage *Sociologie des transidentités* (2018) permettrait de considérer les sphères personnelles, sociales et politiques par exemple. Ce terme vise à répondre au « comment » plutôt qu’au « pourquoi » de la problématique. L’étude des transidentités cherche à saisir les « logiques sociales » pour reprendre ses termes et non les causes de ce que la médecine percevrait comme une pathologie. Il ajoute que le mot « transidentité » ouvre la porte à la diversité et ne peut pas être confiné à une simple définition monolithique: « Dans cette configuration, il ne faudra pas attendre de la sociologie des transidentités qu’elle propose une définition définitive de celles-ci, c’est-à-dire qu’elle ferme la discussion, ni même qu’elle en délimite un hors-champ, c’est-à-dire des critères de non-inclusion. Au contraire, une sociologie des transidentités est une sociologie en mouvement, tant le sujet est bouillonnant et instable » (Alessandrin, 2018, p. 14).

Les chercheur-euses qui s’intéressent à l’identité trans ou au concept de « transgenre » ne font pas systématiquement le lien entre le genre et les organes génitaux, comme il est parfois suggéré. Ainsi, pour revenir au discours d’Alessandrin qui est d’avis que l’étude des transidentités cherche à répondre au « comment » (*Idem.*), nous avons noté que les participant-e de notre étude accordent une importance plus ou moins grande et subjective à cette dimension en fonction de leur trajectoire, et il n’apparaît pas nécessaire de connaître les composantes biologiques de l’identité de genre s’il y en a. À partir du moment où l’identité trans est subjectivement affirmée, nous prenons le parti d’étudier les racines et les évolutions de cette identité, davantage que l’origine biologique (ex. à savoir si l’identité de genre est héréditaire, innée ou acquise, etc.).

Finalement, les nombreuses lectures ont permis de modeler la définition de « **trajectoire identitaire** » appréhendée ici grâce à Claude Dubar et son ouvrage *La crise des identités : l’interprétation d’une mutation* (2000) ainsi qu’Isabelle Ville et France Guérin-Pace avec leur étude *Interroger les identités : l’élaboration d’une enquête en France* (2005). Claude Dubar, dans son chapitre 5, élabore l’idée de trajectoire identitaire qui prend racine au point « origine »,

mais qui n'a pas de destination claire et qui peut, à tout moment, faire des allers et retours. En d'autres termes, le trajet de l'identité est l'expérience de vie d'un individu et son quotidien (Dubar, 2000, p. 171). À partir d'une enquête par entrevues, Ville et Guérin-Pace soulignent la nécessaire « prise en compte d'une dimension dynamique en **termes de trajectoires** » (Ville et Guérin-Pace, 2005, p.81). Le point « A », à partir duquel tous les individus commencent leur trajectoire, est rarement un choix arbitraire ; et dans le cas de l'identité trans, ce sont les mouvements et les dynamiques interactionnelles qui auraient un impact sur ce point de départ.

Une approche par les parcours de vie

Pour approcher cette trajectoire identitaire, nous nous appuyons sur une perspective des parcours de vie. L'approche par parcours de vie s'est déjà, à ce jour, révélée fructueuse dans la compréhension des trajectoires des individus s'identifiant trans : par exemple, la recherche d'Aaron H. Devor, *FTM: Female-to-Male Transsexuals in Society* (2016), citée précédemment, repose sur 45 parcours de vie d'hommes trans témoignant de leur transition de l'enfance à l'âge adulte, et permet d'identifier certaines caractéristiques partagées au sein de l'enfance des participants.

L'une des principales hypothèses de notre mémoire est qu'il est nécessaire de prendre en compte l'importance de la réinscription de la question de l'identité trans dans l'ensemble des parcours de vie, de façon processuelle. L'identité de genre évoluerait et se manifesterait sous différentes formes au cours de leur trajectoire. Ainsi, nous tenterons de montrer de quelle façon leur identité de genre s'est modelée dans l'enfance, à l'adolescence et à l'âge adulte. Comme l'explique Cécile Van de Velde dans son ouvrage *Sociologie des âges de la vie*, la notion de parcours de vie ferait référence à l'organisation sociale de la vie d'un individu ainsi qu'à ce qu'il vit : les changements, les instabilités et les stagnations (Van de Velde, 2015, p. 22). À partir du discours des personnes trans interrogées, nous souhaitons cerner leurs perceptions en regard des normes de genre et de leur trajectoire identitaire à l'intérieur du cadre interactionniste ainsi qu'à la lumière des propos de Van de Velde (*Idem.*) Dans le même ordre d'idées, le parcours de vie, selon Normand Carpentier et Deena White, se définit par une vision **horizontale** de la trajectoire des individus en réponse à la perspective **verticale** que préféreraient certain-es sociologues. Dans

ce contexte, la vie d'une personne est vue comme une succession d'impermanences et d'expériences de vie uniques et différentes au sein des interactions sociales (Carpentier et White, 2013, p. 279-280). Vis-à-vis cette nouvelle vision sociologique, les auteur-es en sciences sociales y voient un potentiel énorme et appliquent la méthode du parcours de vie dans leurs champs d'expertise. Les chercheur-euses appartenant à cette école de pensée abordent les problématiques en tenant compte du profil d'un sujet ainsi que de la structure sociale et de la culture auxquelles il appartient (*Ibid.*, p. 282).

Finalement, l'apport scientifique d'Elder, Johnson et Crosnoe est à noter grâce au développement de leurs cinq principes sur lesquels se fonde l'approche par parcours de vie:

1) Le premier principe est celui du « Life-Span Development » qui consiste à pointer l'importance de l'étude des parcours de vie, car les changements, qu'ils soient sociaux ou physiques, peuvent prendre forme à tout moment, c'est-à-dire tout au long de la vie d'un individu (Elder, Johnson et Crosnoe, 2003, p. 11).

2) Le second principe est celui de l'« Agency » qui se décrit comme le concept d'agentivité en français. Autrement dit, l'individu a un impact direct sur sa trajectoire de vie, ou identitaire dans le présent mémoire, à l'intérieur des structures et des limites sociales et historiques. Les auteurs ne rejettent donc pas la théorie du structuralisme (*Idem.*).

3) Le troisième principe développé par les auteurs est celui du « Time and Place ». En d'autres termes, en adéquation avec le principe deux, l'individu est fortement influencé par l'époque et le contexte culturel dans lequel prend place son parcours de vie (*Idem.*).

4) Le quatrième, nommé comme étant le principe du « Timing », fait référence à l'idée selon laquelle un événement XY n'a pas le même impact dépendamment du moment où il se produit dans le parcours d'une personne (*Ibid.*, p. 12).

5) Le cinquième et dernier principe prend place dans une perspective interactionniste où les parcours de vie se croisent et s'influencent mutuellement. Une trajectoire, bien qu'individuelle, se trace en interaction avec les trajectoires satellites (*Idem.*).

En somme, l'objectif de cette recherche prend en compte ces cinq principes afin d'analyser les récits de vie recueillis auprès des participant-es à l'étude. De façon interdépendante, les démarches d'analyse qualitatives de la phénoménologie ont également été mobilisées. La phénoménologie, comme l'explique Catherine Meyor dans son article « Le sens et la valeur de l'approche phénoménologique » (2007), serait l'ouverture à la subjectivité scientifique : la chercheuse souhaite cerner la subjectivité des participant-es et le caractère intentionnel face aux enjeux et à leurs expériences (Meyor, 2007, p. 108). À partir des témoignages recueillis, le ou la sociologue analyse les perspectives des individus vis-à-vis de la problématique elle-même, c'est-à-dire leurs perceptions, leurs attentes, leurs jugements, etc., en les regroupant en « unités de significations » pour finalement « en extirper les caractères invariables » pour reprendre les termes de Catherine Meyor (*Idem.*). Ici, il est à noter que notre intérêt pour la phénoménologie nous vient de l'étude produite par Kristen Schilt citée plus haut dans laquelle elle analyse le parcours des personnes trans en milieu de travail à partir de leurs conceptions du phénomène (Schilt, 2010, p. 10-13).

II.II Une lecture croisée du genre : expériences trans et normes sociales

En second lieu, le cadre d'analyse de cette recherche repose sur une lecture croisée des genres, en termes de trajectoires trans. À partir des récits de vie recueillis, nous étudierons le quotidien, les interactions sociales et les « logiques sociales », pour reprendre les propos d'Alessandrin (2018, p. 14), d'abord du point de vue des participants s'identifiant homme et non-binaire, ensuite du point de vue des participantes s'identifiant femme et finalement, nous croiserons les perspectives afin d'en extraire une troisième sphère de résultats concernant les transidentités proprement dites.

Le concept de normes de genre défini dans ce mémoire fera référence en premier lieu à l'expression « gender labels » qui pourrait se comparer à une étiquette que l'on appose sur les membres d'une société. Howard Becker fait état de ce concept de « normes » dans son ouvrage

Outsiders (publication originale 1963). Brièvement, les normes selon Becker prennent deux formes : celles encadrées par la loi et qui sont appliquées par une autorité légale puis celles informelles qui se traduisent simplement par un consensus social (Becker, 1963, p. 26).

En effet, les normes de genre sont des accords sociaux non écrits à partir desquels les individus définissent ce que doit être une femme et un homme en fonction des comportements et de l'apparence. L'auteure Betsy Lucal dans son article « What It Means to Be Gendered Me » (1999) présente cette métaphore de « l'autocollant identifiant » auquel chaque individu serait associé. Dans la littérature sur le « genre » et les trajectoires trans, le « genre » est mis en parallèle avec le « sexe » dont l'un serait socialement construit et l'autre un fait biologique observable par les sciences médicales, même si la question fait encore parfois débat. Autrement dit, le « sexe » et le « genre » ne sont pas des catégories fixes et l'une peut très bien fonctionner sans que l'autre n'y corresponde. Dans les représentations collectives que nous retrouvons entre autres en Amérique du Nord, le genre reste principalement dichotomique : homme et femme. Ces catégories définissent comment un homme ou une femme devrait socialiser et quels comportements sociaux adopter (Lucal, 1999, p.114). Les formes de politesse correspondent à « monsieur » ou « madame » en fonction de l'apparence et des présupposés sociaux que nous nous créons lorsque nous rencontrons une nouvelle personne (*Idem.*). Ainsi, les normes de genre jouent un rôle social, que nous soyons en accord ou non avec ce cadre. Judith Butler, auteure de *Gender Trouble: Feminism And the Subversion of Identity*, explique cette dynamique sociale qui se juxtapose avec le discours d'Howard Becker présenté plus haut au sujet des « outsiders » :

The cultural matrix through which gender identity has become intelligible requires that certain kinds of « identities » cannot « exist » — that is, those in which gender does not follow from sex and those in which practices or desire do not « follow » from either sex or gender. « Follow » in this context is a political relation of entailment instituted by the cultural laws that establish and regulate the shape and meaning of sexuality. Indeed, precisely because certain kinds of « gender identities » fail to conform to those norms of cultural intelligibility, they appear only as developmental failures or logical impossibilities from within that domain. (Butler, 1990, p. 17)

La théorie de Butler montre qu'à l'intérieur d'une interaction sociale quotidienne où se présente à nous une personne dont le genre, *a priori*, ne correspond pas aux attentes sociales de genre, il peut être plus difficile pour certain-es d'interagir dans un tel contexte ne sachant pas comment interpréter ni appréhender la situation. Ajoutons que, comme l'indique Butler, la justification médicale et le pourquoi scientifique pourraient, par conséquent, être des instruments de normalisation de l'interaction (*Idem.*). Parallèlement, à une période où les réseaux sociaux et les échanges virtuels font, pour la plupart d'entre nous, partie intégrante de nos vies, les normes agissent différemment à l'intérieur de ce contexte. L'auteure Kay Siebler s'intéresse précisément à cette problématique dans son ouvrage *Learning Queer Identity In the Digital Age* (2016) dans lequel elle fait mention de cette dichotomie et montre en quoi, au-delà de la critique qui en est faite par les chercheur-euses, il est parfois difficile de ne pas être influencé par cette perspective. Elle ajoute par ailleurs que le traitement des médias en est un bon exemple ; Siebler montre comment ces moyens de communication et de divertissement créent des archétypes LGBTQ+ associés à des stéréotypes qui pourraient être perçus comme positifs (car ils offrent une visibilité aux communautés et montrent une ouverture) mais qui, en analysant en profondeur, renforceraient le système des normes de genre et de sexualité (hétéronormativité et cissexisme) (Siebler, 2016, p. 159-160).

Pour les besoins de l'étude et parce que notre échantillon de personnes s'identifiant à la non-binarité est composé de seulement 2 personnes, dont l'une dit s'identifier aussi au genre homme, la notion de binarité homme et femme sera centrale : l'objectif est de montrer la présence des inégalités de genre et la croisée des perspectives. Le fait de s'intéresser à la fois aux hommes trans et aux femmes trans nous permet ainsi de montrer en quoi les réalités peuvent être différentes en fonction du genre et à quel moment les expériences se rejoignent, tous genres confondus.

II.III L'approche interactionniste et l'influence de la sociologie américaine

En troisième lieu, cette recherche propose de se centrer également sur la dimension des interactions quotidiennes et de ce qu'elles peuvent nous apprendre des normes de genre. Dans la pensée d'Erving Goffman issue de son ouvrage *The Presentation of Self In Everyday Life* (1956),

l'identité d'une personne s'articulerait dans le cadre des interactions sociales. Autrement dit, si nous appliquons cette théorie à la détermination du genre, la première personne exprimerait son genre et la deuxième interpréterait le genre de l'autre à l'intérieur de leurs échanges (Goffman, 1956, p. 2-3). Cette dynamique inter-identitaire et inter-interprétative prend racine dans la notion de « stigma » élaborée par Goffman dans son ouvrage *Stigma: Notes on the Management of Spoiled Identity* (1963). La transphobie et la discrimination s'expliqueraient par l'appréhension des individus influencés par la société (les valeurs, la culture, etc.). Comme l'explique l'auteur, il s'agit d'une relation particulière entre un attribut, généralement physique ou du moins particulièrement notable, et des stéréotypes. Il ajoute la question suivante : « does the stigmatized individual assume his differentness is known about already or is evident on the spot, or does he (she) assume it is neither known about those present nor immediately perceivable by them ? » (*Ibid.*, 1963, p. 4). Dans le contexte de l'étude, la réponse est A et B : les participant-es ont tous et toutes témoigné être conscient-es de leur identité, de l'éventuelle possibilité que cette identité soit évidente « on the spot ». Toutefois, ils et elles ont aussi régulièrement l'impression d'être « inaperçu-es » et de correspondre aux attentes sociales qui leur permettent de ne pas être stigmatisé-es ou « neither known about those present nor immediately perceivable by them ».

Les espaces publics... ou comment exprimer son genre dans un espace normé

Cette attention aux interactions quotidiennes prendra en compte la dimension des espaces publics. La problématique de l'accès aux toilettes publiques pour les personnes s'identifiant trans a été abordée par beaucoup de chercheur-euses parce qu'il s'agit de l'exemple le plus éloquent en matière de normes sociales de genre et d'espaces publics. Sheila L. Cavanagh, par exemple, a consacré son ouvrage *Queering Bathrooms: Gender, Sexuality, and the Hygienic Imagination* (2010) sur la question de la ségrégation par genre des salles de bain publiques. Elle y relate qu'historiquement, les toilettes publiques étaient mixtes. À partir du 18^e siècle, à Londres et à Paris, les toilettes publiques ont adopté la division des genres qui reflétait la perception du genre en société à cette époque. Aujourd'hui, en Amérique du Nord, cette ségrégation est maintenant pratique courante et reflète toujours la division des genres contemporaine (Cavanagh, 2010, p. 28). Dans cette étude, ce que nous proposons comme hypothèse, serait la présence de deux formes d'inégalités au quotidien et dans les espaces publics : l'une qui toucherait le genre et

l'autre l'identité trans. Autrement dit, le contexte et le moment détermineraient l'inégalité en cause. Au-delà de leur identité trans, dans un espace public mixte (ex. ségrégation, toilettes publiques) et/ou dans les espaces publics à caractère quotidien (famille, études, travail, etc.) les personnes s'identifiant trans percevraient davantage des inégalités de genre binaire. Cette première forme d'inégalité prend place au coeur même de la notion de rapports sociaux.

Dans les espaces publics mixtes et/ou institutionnels (ex. services gouvernementaux), les personnes s'identifiant trans, tous genres confondus, vivraient des inégalités à l'égard de leur transidentité et de leur non-conformité aux normes de genre.

Notons que Jean Dumas et Line Chamberland présentent cette forme d'inégalité dans leur étude « Adéquation des services sociaux et de santé avec les besoins des minorités sexuelles au Québec : Sommaire exécutif long » (2015). Les auteur-es soulignent que les personnes trans sont les minorités sexuelles qui se heurtent au plus grand nombre de difficultés dans leur accès et leur utilisation des services sociaux et de santé en comparaison aux personnes cisgenres. Au final, les données disponibles jusqu'à présent montrent que notre hypothèse est plausible, mais nous la mettrons à l'épreuve dans l'analyse des résultats obtenus et la discussion finale.

II.IV Les outils de collecte et la démarche d'analyse

Au cours de notre première année de maîtrise, lorsque nous avons commencé à nous intéresser à la question trans, nous avons le « syndrome de l'imposteur ». Autrement dit, nous avons l'impression que ce sujet ne nous appartenait pas, que nous n'étions pas autorisées à étudier et analyser cette problématique puisque nous sommes cisgenres. Ce sentiment s'est rapidement estompé en acquérant des connaissances scientifiques et en rencontrant les participants et participantes de l'étude. Plusieurs nous ont d'ailleurs confirmé la pertinence de notre sujet et de l'approche choisie. Toutefois, les deux premières semaines de recrutement ont été difficiles. Nous avons affiché des annonces sur des forums de discussion, sur des groupes Facebook et en prenant contact avec des organismes LGBTQ+. Nous avons aussi eu le soutien du directeur général du Centre communautaire LGBTQ+ de Montréal, Christian Tanguay, qui a généreusement accepté d'afficher notre appel à participation dans son infolettre, nous offrant

ainsi une visibilité supplémentaire. D'autres ont indirectement refusé en ne retournant pas nos appels et nos courriels. En résumé, nous avons obtenu trois formes de réponses :

1) **Réponses négatives** : ces réponses étaient des refus catégoriques. En effet, sur les forums spécialement, nous avons noté des commentaires suite à notre appel à participation qui explicitaient les sentiments négatifs qu'éprouvent certains membres des communautés trans à l'égard du traitement de leurs expériences par les journalistes et les scientifiques, parfois perçus comme étant mal intentionnés ou maladroits.

2) **Réponses passives** : ce sont des participant-es qui étaient de prime abord intéressé-es à participer à l'étude, mais qui ne donnaient pas suite aux appels, sans refuser concrètement.

3) **Réponses positives** : après les deux semaines de découragement, nous avons pris contact avec une première personne qui a accepté de participer à la recherche. Ce fut l'élément déclencheur, celui qui a définitivement mis en marche le processus. Les personnes qui ont positivement répondu à l'appel étaient très motivées et surtout très généreuses de leur temps et de leur témoignage.

Le principal moyen de recrutement et le plus efficace fut l'approche « boule de neige » où certaine-es participant-es de l'étude ont invité leurs ami-es et connaissances à nous contacter. Nous avons conséquemment eu l'occasion de fixer de nouvelles rencontres où les participants et les participantes étaient convié-es à prendre part à un entretien dans un lieu où ils-elles étaient confortables pour se livrer. La plupart ont été rencontré-es dans des cafés du centre-ville de Montréal ou dans les espaces publics des différentes universités montréalaises. Dans le cas des personnes vivant à l'extérieur de la région de Montréal, les entretiens se sont déroulés par vidéoconférence. La principale crainte avec cette méthode d'entretien était celle de perdre une qualité d'entrevue et une intimité dans les échanges. La première entrevue par vidéoconférence a permis de constater que cette approche fonctionnait bien et que les entretiens n'en étaient pas moins éloquents ou scientifiques. Par ailleurs, nous devons souligner qu'il est possible que cette méthode ne permette pas d'observer les détails environnementaux et non-verbaux lors de l'entrevue. En moyenne, la durée des discussions variait entre 45 minutes et 1 heure 30 minutes.

Au sein de la grille d'entretien, la première question se voulait très large pour aller susciter le déroulement des récits de vie. Autrement dit, nous cherchions à laisser les personnes se raconter. Lorsque la réponse initiale avait atteint saturation ou encore si l'individu avait besoin d'être guidé, nous poursuivions avec des questions ayant pour objectif d'approfondir des éléments en lien avec l'enfance, l'adolescence, l'âge adulte, le genre, les interactions et l'identité. Les questions sociodémographiques ont été posées après les échanges.

Toutes les entrevues ont été enregistrées afin de faciliter la tâche de retranscription. Deux personnes nous ont réécrit par la suite dans le but de compléter leur entrevue. Ces deux femmes souhaitaient ajouter des éléments de réponses qu'elles percevaient importants, mais qu'elles n'ont pas été en mesure d'aborder au moment de livrer leur témoignage. Toutes les entrevues ont été retranscrites puis analysées.

II.V Méthodologie de recherche et caractéristiques de l'échantillon

Ces choix d'approches se sont directement traduits dans la méthodologie mise en place, fondée sur le recueil de récits de vie d'hommes et femmes trans au Québec. Notre objectif premier était de recueillir 5 ou 6 récits de vie, car nous avons pensé qu'il nous serait difficile d'en obtenir davantage. La suite des événements a contredit nos craintes et nous avons finalement pu construire une étude basée sur un échantillon qui dépasse nos attentes.

Au final, l'enquête repose sur 11 personnes s'auto-identifiant trans, âgées de 18 ans et plus. Sur 11 personnes, 5 participantes s'identifient au genre féminin, 4 participants s'identifient au genre masculin, un-e participant-e s'identifie non-binaire, par des pronoms non genrés et un second participant s'identifie homme et nous a confirmé souhaiter l'usage des pronoms masculins, mais disait en entrevue se définir comme non-binaire. Initialement, notre recherche ciblait uniquement les communautés trans de Montréal. Après nos premiers appels à participation, nous avons fait le choix méthodologique d'élargir le secteur de recrutement à toutes les régions du Québec telles que Montréal, la Capitale-Nationale, l'Abitibi-Témiscamingue, l'Estrie et le Centre-du-Québec. Ainsi, 10 personnes habitent en milieu urbain, dont 5 personnes habitent dans la région de

Montréal. Une seule participante vit en région rurale. Par ailleurs, cette décision a permis de recueillir un échantillon plus grand de participant-es et nous amène à nous intéresser au phénomène de la transidentité à la grandeur de la province de Québec.

L'échantillon offre un panel d'âges contrastés et permet de couvrir plusieurs générations : une personne a entre 18-20 ans, 5 personnes ont entre 21-25 ans et 2 personnes ont entre 26-30 ans ; une personne est âgée entre 35-40 ans et 2 personnes entre 50-55 ans. De même, en ce qui concerne les niveaux d'instruction, l'échantillon est relativement ouvert : 7 personnes détiennent un diplôme d'études secondaires ou professionnelles, 2 ont un diplôme d'études collégiales ou une attestation d'études collégiales et 2 personnes ont un diplôme universitaire. En ce qui a trait aux emplois, 8 personnes occupent un emploi technique (emploi de bureau, domaine ouvrier, service à la clientèle), une participante oeuvre dans un domaine professionnel et 2 personnes sont sans emploi.

Finalement, la question des origines des participant-es est très peu représentative des communautés trans et il s'agit d'une limite de l'étude. Effectivement, bien que nous aurions souhaité approfondir l'approche intersectionnelle, nous n'avons pas eu l'occasion d'interroger des femmes et des hommes issu-es des minorités ethnoculturelles. Exception faite d'une personne s'identifiant à des origines autochtones du Canada et une personne immigrante d'Europe du Sud-est. Nous sommes persuadées que cette même recherche aurait été enrichie si nous avions eu les possibilités, en termes de temps, de ressources et de situation, de rencontrer des participant-es partageant des origines différentes.¹ Dans ce mémoire, nous analysons les inégalités de genre vécues par les participant-es de l'étude, mais il aurait été intéressant d'avoir une lecture intersectionnelle en analysant également l'impact du racisme sur les trajectoires identitaires trans.

¹ Les caractéristiques sociodémographiques sont présentées dans un tableau synthétique en annexe II

Les analyses ont donné naissance à des résultats d'enquête qui seront détaillés dans les prochaines pages. Le premier chapitre de résultats brossera le portrait des récits de vie recueillis et des périodes, de l'enfance à l'âge adulte, dans lesquelles l'identité des participant-es a pris forme et à partir desquelles nous développons trois concepts sociologiques : le « sommeil » identitaire, « l'éveil aux stigmates » et la « conjugaison identitaire au présent ». Ce sera l'occasion de montrer en quoi les parcours sont singuliers et quels sont les points communs qu'ils partagent. Le deuxième chapitre et le troisième chapitre présenteront les résultats d'analyse à propos de la dynamique des inégalités sociales de genre pour les hommes trans et les femmes trans. Cette partie permettra de mettre en lumière l'impact du système de normes de genre sur leurs interactions quotidiennes et leur trajectoire identitaire. Finalement, le quatrième et dernier chapitre de résultats s'intéressera toujours aux inégalités sociales de genre, mais ajoutera, grâce à une lecture croisée des genres, le concept des inégalités sociales transidentitaires. Nous montrerons de quelle façon ces deux formes d'inégalités prennent place et dans quel contexte.

Chapitre III. Du sommeil à la réalité

Dans ce premier chapitre, nous mettrons en lumière les principales convergences qui caractérisent l'ensemble des 11 récits de vie d'hommes trans, de femmes trans et de personnes non-binaires. Nous commencerons d'abord par identifier les trois périodes charnières des parcours identitaires développés. Dans un deuxième temps, nous ferons état des épreuves partagées au sein même des trajectoires, en abordant les notions de perte et d'acceptation.

III.1 L'enfance: un « sommeil identitaire » ?

« Je rêvais tout le temps que j'étais une petite fille. Je le savais, je rêvais que j'étais une petite fille... », disait une des participantes âgée de 40 ans (participante 2). Le parcours des participant-es de l'étude prend subjectivement racine dès l'enfance, et ce pour l'ensemble des participant-es. Un parcours qui commence dans un état de « sommeil » où le genre de l'individu, bien défini maintenant qu'ils et elles en font la rétrospective, ne l'était pas lorsqu'ils-elles étaient enfants. Leur genre était en quelque sorte en « hibernation » : ils et elles sentaient sa présence, difficile toutefois à formaliser avec leurs mots et leurs yeux d'enfant qui ne saisissent pas encore le regard social, la moralité définie par la culture, les normes de genre.

Ce qui se dessine à la lumière de leur discours, ce sont des gestes qui leur semblaient une évidence, quoique toujours remis en question par leurs camarades et surtout, par les adultes. Des normes de genre qui, pour un enfant, ne font aucun sens. Les participant-es, à l'âge primaire, étaient conscient-es qu'ils et elles n'étaient pas en diapason avec la « microsociété-école », mais sans pouvoir identifier la cause de leur mise à l'écart. Il transparaît que tous les individus interrogés pour l'étude témoignent, dès le jeune âge, avoir eu un intérêt poussé pour la socialisation à partir du genre auquel ils-elles sentaient appartenir. Par exemple, une femme trans (participante 7, 52 ans) de l'étude disait n'avoir jamais aimé les activités genrées hommes comme le soccer ou le hockey alors qu'un homme trans de l'échantillon (participant 10, 22 ans) disait se sentir plus à l'aise lorsqu'il jouait au ballon avec ses camarades masculins. En effet, bien que le genre féminin lui avait été attribué à la naissance, interagir avec les garçons et socialiser selon les normes de genre masculin lui « facilitaient la vie », car il trouvait les garçons

« beaucoup plus simples ». Le genre des participant-es a pris racine très tôt dans leur parcours, mais sommeillait en eux et en elles.

Plus concrètement, il a été nommé qu'ils et elles savaient très bien qu'ils-elles ne correspondaient aucunement aux normes de genre sans être en mesure d'en comprendre la dynamique. Une femme de 54 ans (participante 6) m'a partagé qu'elle avait été socialisée dans un univers très masculin, mais en sentant toujours qu'elle n'était pas à « sa place ». Une femme de 28 ans (participante 3) relate sensiblement le même sentiment : « C'était surtout au primaire. Je "faisais" pas dans les stéréotypes de genre. » L'impression de ne pas être à la bonne place, celle de ne pas correspondre aux attentes sociales, aux attentes de leurs proches, de leurs ami-es ; c'est ce qui les modelait quotidiennement. Un second aspect récurrent est le rejet ou le retrait social ; au moins 10 des répondant-es ont partagé avoir été rejeté-es par leurs pairs ou de s'être mis-es à l'écart parce qu'ils-elles étaient perçu-es ou se sentaient incompatibles avec les attentes sociales des jeunes : « ...je me demande si j'ai eu 4 ami-es dans tout mon primaire. Au secondaire, c'était parce que j'étais rendue une "looser" que j'avais pas d'ami-es » (participante 3, femme, 28 ans). Une autre participante va dans le même sens que la précédente : « À l'école, j'étais pas mal seule dans mon coin aussi. Je savais juste pas quoi faire, je savais pas comment réagir avec le monde non plus. J'étais seule dans mon coin et je parlais pas à grand monde » (participante 5, Femme, 24 ans).

Dans un même ordre d'idée, nous retrouvons la notion de décalage social dans le récit d'un des participants qui disait avoir des problèmes de socialisation et d'inconfort interactionnel avec ses pairs dès l'enfance : « J'étais quelqu'un de vraiment gêné, "pogné". [...] J'ai été en patinage artistique en privé jusqu'à 10 ans. Après j'ai comme pas aimé ça, fallait que je passe à autre chose parce que j'étais socialement pas à l'aise. J'aimais faire les compétitions, mais tous les amis, toutes les affaires...j'avais des "issues" socialement. Au lieu d'affronter mes "issues" je me suis dit que j'allais juste aller [jouer] à la ringuette » (participant 11, homme, 27 ans).

Plusieurs participant-es ont aussi témoigné avoir vécu de l'intimidation et de la violence, comme les extraits ci-dessous évoquent :

« ...au secondaire, même au primaire, le monde m'écœurerait souvent pour bien des niaiseries, genre, sur comment j'agissais. » (participante 5, femme, 24 ans)

« Au primaire, en 2e année, il y a du monde qui me tapait. Un moment donné, on m'avait *fessé*, je suis tombée à terre. On était en ligne droite avant de rentrer dans la classe. On me *fessait* dessus et personne ne faisait rien. J'étais la souffre-douleur de tout le monde. Il y a en qui voulait juste me battre. Il y a une gang de filles de 6e année qui m'a humiliée devant tout le monde. Je me laissais faire. J'étais en 2e année, elles étaient en 6e. J'en braillais. Elles m'ont carrément humiliée. Même au secondaire, ça allait plus ou moins bien... » (participante 2, femme, 40 ans).

Initialement, notre hypothèse était que le phénomène était isolé. À la lumière des résultats, 10 personnes sur 11 nous ont partagé avoir subi des épisodes de rejet, de retrait (volontaire ou non) ou d'intimidation/violence. Leur sentiment de ne pas appartenir à un groupe et l'impression qu'il leur manque des éléments pour être eux-mêmes ou elles-mêmes semblent transparaître dès l'enfance, même s'ils-elles n'avaient pas forcément conscience des questions trans. Dans leur enfance, le rejet ou le retrait ne semblaient pas être causés par leur différence apparente de genre. Toutefois, leur intérêt pour le genre opposé ou leur sentiment de ne pas appartenir au groupe auquel la société s'attend auraient influencé leurs comportements et leurs interactions. Par conséquent, cette dynamique les aurait mené-es à être perçu-es ou à se percevoir comme extérieur-es au groupe et ainsi être rejeté-es ou écarté-es.

Ainsi, dès l'enfance, le sentiment intérieur de la différence est notable chez les personnes s'identifiant trans que j'ai rencontrées. Lorsqu'ils-elles étaient enfants, ils et elles relatent avoir été confronté-es à une incompréhension quant à l'identité de genre qu'ils-elles ressentaient, mais qui n'était pas en synchronicité avec ce qui était projeté socialement et les interactions qu'ils et elles avaient avec leurs camarades et leurs proches. Les participant-es, avec leur regard d'adulte, semblent décrire une conscience des normes de genre dès l'enfance qui fait sens aujourd'hui avec l'âge et l'expérience. Si, dans leur enfance, ils et elles comprenaient que le moule du genre ne leur correspondait pas, ils et elles n'étaient pas en mesure d'en percevoir les raisons ni les dynamiques sous-jacentes.

À partir de l'analyse des témoignages, nous constatons plusieurs traits communs chez la plupart des participant-es. Leurs récits d'enfance révèlent non seulement la présence d'un système de normes de genre, mais également un besoin identitaire ancré précocement dans leur trajectoire, soit celui de ne pas être identifié-es au genre qui leur a été attribué à la naissance et l'inconfort que la binarité peut créer chez ces enfants. De surcroît, toujours pendant la période de l'enfance, les participant-es ne se sont pas posé-es de questions sur leur intérêt plus poussé pour le groupe du genre « opposé » jusqu'au moment où ils-elles ont acquis l'influence des valeurs et croyances de la société, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'ils-elles intègrent la perspective d'une « figure du mal » à l'adolescence.

III.II L'adolescence: l'éveil aux stigmates et la prise de conscience identitaire

Dans une classe d'art plastique du secondaire, des jeunes adolescent-es discutent d'un documentaire qu'ils-elles ont visionné la fin de semaine d'avant. Il s'agissait d'un reportage au sujet des enfants trans : « dans leurs termes, c'était abject, c'était dégoûtant », disait un des hommes interrogés pour le mémoire. Erving Goffman suggère dans son ouvrage *Stigma* que l'individu qui acquiert un stigma ou qu'il-elle réalise qu'il-elle est différent-e au cours de sa vie est plus enclin à intérioriser la notion de « mal » ou d'« anor-mal » à l'égard de son identité parce qu'il-elle est déjà conscient-e des normes sociales (Goffman, 1963, p. 34). Howard Becker, quant à lui, dans son ouvrage *Outsiders*, définit la formation d'une « figure du mal » comme suit : « Les normes sociales définissent des situations et les modes de comportement appropriés à celles-ci : certaines actions sont prescrites (ce qui est « bien »), d'autres sont interdites (ce qui est « mal »). Quand un individu est censé avoir transgressé une norme en vigueur [norme de genre] [...] Cet individu est considéré comme *étranger* au groupe [*outsider*] » (Becker, 1963, p. 25).

L'homme de 25 ans (participant 9) dont il était question au début du paragraphe a pris conscience de cette problématique, de ce qui est « mal ». Sans comprendre les causes, les commentaires de ses camarades de classe l'ont conduit à refouler ses sentiments et à intérioriser la stigmatisation :

Donc moi, c'était quelques mois avant que je lise la question dans le test [psychologique] qui dit « Est-ce que ça t'arrive de rêver d'être le genre opposé ? ». Donc, je sais que la réponse c'est oui, mais le sentiment que j'avais c'est que si je réponds oui, ils vont le savoir et il faut pas qu'ils le sachent parce que tout ce que j'avais entendu ; que j'allais

être un pervers, que je vais être la personne abjecte. Donc, je me reportais ces insultes-là sur moi. Si je répondais oui, j'étais ces « choses » là. Pour moi, c'était pas d'être trans si je répondais oui. Je connaissais pas la réalité trans, je savais pas que ça existait. Même en entendant parler de ces enfants-là, je comprenais pas que c'était quelque chose être trans. On me l'avait présenté comme des enfants qui faisaient quelque chose de pas correct, de pervers. Donc, j'ai vraiment voulu semer tout doute comme quoi je pouvais potentiellement avoir ces termes négatifs là sur moi. C'était vraiment plus de ça que je me défendais que d'être le genre opposé. Parce que je le savais pertinemment que la réponse était oui. (participant 9, homme, 25 ans)

Une femme de 28 ans (participante 3) a fait état d'une situation semblable lors de son entrevue. À l'adolescence, la notion du « mal » l'envahit tout autant que la peur d'être dévoilée : « Éventuellement on se rend compte que le « bon dieu » fera pas ça pour nous [petite pause, soupir]. J'ai comme réprimé ça, surtout pendant mon adolescence, tu sais quand j'étais ado c'était comme si j'allais me faire tuer si je parlais de ça... déjà que je me faisais écœurer beaucoup... donc j'ai comme mis ça dans le fond de ma tête puis j'ai décidé ; si je suis pour rester un gars, aussi bien essayer d'aimer ça ».

Les résultats indiquent que les normes de genre influencent la perception qu'un individu peut avoir de lui-même comme l'indiquent les chercheuses Isabelle Ville et France Guérin-Pace : « les conceptions de soi les plus intimes sont le reflet des représentations culturelles de la notion de personne » (Ville et Guérin-Pace, 2005, p. 284). Autrement dit, l'image de soi, de son identité, serait influencée par ce qui se dit et ce qui se croit dans une société. De plus, ce « mal » intériorisé par les participant-es semble avoir un impact sur leur trajectoire identitaire. Si la perception du « mal » est la même pour la majorité des personnes interrogées, l'objectif visant à retourner à l'état initial de sommeil l'est tout autant. La solution qui leur a paru la plus simple et la plus rapide aurait été celle de taire leur voix intérieure comme ces extraits d'entrevue en témoignent :

« Rendu à peut-être 11 ans ou 12 ans, j'avais comme abandonné l'idée que j voulais être une fille, j'ai comme essayé d'aimer ça être un gars... » (participante 3, femme, 28 ans)

« J'me suis fermé à cette idée-là, j'me suis dit : "Non, c'est pas ça. J'veux pas être ça." [...] un moment donné... j'ai décidé de tout lâcher prise. Je me suis mis sur pilote automatique jusqu'à mes 20 ans, jusqu'à janvier de cette année. Carrément, j'étais comme... non moi je vais vivre en étant une femme, je vais me maquiller, je vais commencer à faire des sorties, je vais commencer à mettre des bottes, des jupes. Je vais aimer ça! Je vais me forcer à aimer ça. » (participant 4, homme, 20 ans)

« La première personne à qui j'en ai parlé j'étais au secondaire, bien début du secondaire... j'avais mis ça mort quand même pendant longtemps. » (participante 5, femme, 24 ans)

« parce que là elle m'habite [son identité femme], mais il a fallu que je lui dise de se taire... » (participante 7, femme, 52 ans)

« C'était le début de la puberté. J'avais 13 ans, j'étais une fille. J'avais même pas idée que ça existait le transsexualisme, tu comprends ? Moi, j'étais juste vraiment " pogné " à l'intérieur de moi. C'était la puberté puis ça commençait... mon attirance pour les femmes. » (participant 11, homme, 27 ans)

D'après les récits de vie, le premier réflexe serait celui de retrouver l'état de « dormance ». Celui du mode « pilote automatique » comme l'a décrit un des participants. Toutefois, ce qui transparait plus profondément au sein des parcours de vie de ces individus serait l'étouffement qui accompagne le mécanisme de défense du retour au point « origine ». Tôt ou tard, le mal-être, l'étouffement de ne pas être soi-même, celui de « jouer un rôle », de ne pas être en harmonie identitaire, apparaissent prendre le dessus parmi les participant-es. Éventuellement, ces sentiments intérieurs, en regard des témoignages, ne peuvent être ignorés. Ces expériences trajectorielles invitent alors les participant-es, à l'âge adulte, à se réapproprier leur identité.

III.III L'âge adulte: reprendre le contrôle sur sa vie et la réappropriation identitaire

D'après une étude de Guillaume Raymond, Martin Blais, Félix-Antoine Bergeron et Martine Hébert, intitulée « Les expériences de victimisation, la santé mentale et le bien-être de jeunes trans au Québec » (2015), les deux tiers des répondant-es (jeunes trans) partageaient avoir vécu des expériences de victimisation en regard de la non-conformité de genre ou avoir été blessé-es par leurs parents. De plus, les jeunes trans présentent un état de santé mentale et de bien-être plus faible que celui de leurs camarades cisgenres. Par exemple, 72,7% des répondant-es trans ont partagé vivre une détresse psychologique clinique (Raymond et *al.*, 2015, p. 87-88). Lors de l'analyse des entrevues, nous avons construit un champ lexical sur la question de la santé psychologique. Ce qui en ressort fait écho à l'étude citée plus haut : tous les participants et toutes les participantes ont nommé au moins une fois avoir vécu des épisodes d'anxiété et/ou des épisodes dépressifs et/ou avoir eu des idéations suicidaires ou avoir fait une tentative de suicide. Une femme de 40 ans (participante 2) nous a partagé son récit de vie où l'absence d'aide professionnelle et de soutien de ses proches l'ont menée à basculer dans un état dépressif : « Je suis tombée en dépression, je dormais plus chez moi. Je braillais tout le temps. Un moment donné j'ai voulu me suicider. Quand j'étais au bord des chutes, je réalisais que j'étais en train de passer à côté de quelque chose. Toute ma vie, j'ai tout le temps fait pour les autres et non pour moi-même. »

Un second exemple de difficultés psychologiques évoquées en entrevue est celui d'un homme trans qui se disait démuni et sans ressources, car sa santé mentale et sa santé physique étaient affectées par la période de sa vie où il taisait son identité: « Ce sont des années que je veux pas retourner là-dedans. Je réalise que là, cette année, à 20 ans, je me dis : " Non, là ça marche vraiment pas. Je ne peux pas continuer à faire ça, je ne suis pas bien là-dedans " et c'est vraiment un cas extrême que je ne peux pas rester comme ça parce que sinon je serais plus là. Parce que tu sais, au lieu de me mettre sur pilote automatique, je vivrais plus de même, je vais arrêter de vivre point. » (participant 4, homme, 20 ans)

De leurs expériences personnelles, quelques personnes en sont d'ailleurs venues à s'impliquer auprès des communautés trans afin de soutenir ceux et celles qui en sont encore dans des moments de doute et de souffrance. Une femme de 52 ans (participante 7) par exemple a mis sur pied un organisme de soutien aux femmes lesbiennes. De même, un homme de 20 ans (participant 4) a décidé de s'impliquer dans un organisme d'aide aux personnes s'identifiant trans : « j'ai décidé de m'impliquer vraiment activement [...] justement, ça me fait plaisir de faire cette entrevue-là, parce que je trouve qu'il faut que ça se parle, faut que ça se dise, faut que le monde le sache qu'on veut... on veut que ça devienne une réalité. » (participant 4, homme, 20 ans). Ce « mal-être » identitaire est l'un des principaux points communs que nous retrouvons dans les 11 entrevues menées. La conjugaison de leur identité au présent est enracinée dans la socialisation et les interactions de l'enfance et de l'adolescence qui, selon les résultats, semblent avoir un poids sur leur trajectoire actuelle.

Une identité duale : conjuguer son identité au présent

Les entretiens ont mis au jour, dans l'esprit des personnes trans, l'existence d'une dualité identitaire, voire intellectuelle, parmi l'ensemble des participant-es. Ayant questionné leur identité personnelle depuis l'enfance ou du moins depuis plusieurs années, ils-elles perçoivent une pression de conformité sociale. Les prochains témoignages seront à même de montrer cette dualité de valeurs où les participant-es disent vouloir être accepté-es et souhaitent que leur identité de genre soit reconnue, mais affirment *a contrario* que se conformer aux stéréotypes et aux normes de genre ne devrait pas être nécessaire : « C'est pas si t'as des seins ou si t'as pas de seins, c'est comme tu es... j'en reviens toujours pas qu'on soit toujours pas rendu là comme société. On fait ce qu'on veut. Dans le fond, on fait comme on se sent. » (participante 3, femme, 28 ans).

L'idée de faire « comme on le sent » ou de se laisser porter par sa personnalité est un concept récent. Claude Dubar, dans son ouvrage *La crise des identités* (2000) élabore sur la notion d'identité personnelle. L'auteur indique : « Le changement de modèle culturel implique désormais d'être fort et surtout " d'être soi-même ". À l'individu conforme, appliquant les

normes de son milieu, de sa culture, de sa classe sociale [...] s'est substitué [...] " l'individu-trajectoire à la conquête de son identité personnelle " » (Dubar, 2000, p.165).

Cette réalité moderne que brosse Dubar semble être présente à l'intérieur de l'échantillon interrogé. Ils et elles désirent former leur identité à partir de leur propre définition de la masculinité et de la féminité tout en naviguant dans une société où les normes sociales sont influentes. Ce phénomène crée, chez les participant-es, une dualité d'esprit entre « être soi-même » et « se conformer aux attentes sociales »:

« Quand on me prête une caractéristique masculine, c'est un peu comme une validation de mon identité. Je vais avoir tendance à le voir comme " Ah, ah! Valide!"...mais il y a aussi la part de moi qui sait que c'est pas ça qui fait de moi un gars. Je suis un gars à partir de " day one ". J'en ai toujours été un. » (participant 9, homme, 25 ans)

Pour revenir au cadre théorique de Claude Dubar, l'individu contemporain aurait besoin de sa société pour définir ou redéfinir (après une crise identitaire par exemple) son identité. Il ajoute que les traits physiques ou linguistiques et les marques identitaires culturelles (stigmas) sont les premières bases d'une trajectoire identitaire. Cette idée peut expliquer en partie le besoin de reconnaissance et de validation : « Quand je veux me mettre en féminin, j'aime ça avoir l'air féminine. » (participante 3, femme, 28 ans)

« Ce qu'on veut dans le fond, c'est pas nécessairement "passer", autant que ce qu'on veut c'est... moi ce que je veux c'est que quand je rentre dans une pièce ils pensent qu'un gars vient de rentrer dans la pièce. Juste pas qu'ils pensent que c'est une femme. Pour moi, ça s'arrête là. » (participant 9, homme, 25 ans)

« Je m'affirme... il faut pas que soit ambiguë. [...] Ce que je veux dire, c'est que quand t'arrives à une place, un magasin, une entrevue pour une petite place, n'importe quoi [...] faut pas tu sois ambiguë » (participante 7, femme, 52 ans).

Que leur définition du genre soit personnelle ou qu'elle se fonde aux normes traditionnelles, la dualité de valeurs dans l'esprit des participant-es témoigne d'abord d'un besoin de reconnaissance sociale et ensuite d'un éventuel désir de déconstruire la notion de genre pour qu'elle corresponde à l'identité qui leur est propre. Ils-elles relatent, dans les entretiens, que leur identité de genre les suit depuis toujours -tantôt elle était en dormance, tantôt elle se cachait- et qu'aujourd'hui, cette personne souhaite s'exprimer. Leur identité s'inscrit à la fois dans le regard qu'ils-elles portent sur eux-mêmes et le regard des autres. Pour apprivoiser ce qu'ils et elles sont véritablement, extérioriser leur identité leur est essentiel. Il ne s'agit pas forcément d'exposition identitaire, car certains et certaines préfèrent ne pas partager leur identité trans. Il s'agirait plutôt d'extériorisation du genre qui correspond à leur identité.

Le partage d'expériences communes : la perte et l'accueil au coeur des témoignages

Il a fallu plusieurs relectures des entrevues pour bien saisir les points communs entre tous les parcours. Bien que les défis subjectifs rencontrés soient en apparence différents, tous et toutes ont vécu, tôt ou tard, la perte d'une personne ou d'un élément important. La perte d'un amoureux ou d'uneoureuse, la perte d'un enfant, la perte de sa santé mentale et physique ou la perte d'une communauté à laquelle ils et elles étaient attaché-es. Toujours à la lumière des témoignages, toutes les personnes s'identifiant trans formant notre échantillon ont aussi nommé un évènement ou une situation d'acceptation et d'accueil qui a pris place dans leur trajectoire adulte. Ces deux éléments communs prennent naissance à même les expériences de parcours analysées.

A) La perte : le premier point commun de la transition

Pour trois femmes interrogées, la principale perte ayant suivi leur transition fut d'ordre familial. Une femme a vécu une bataille juridique avec sa conjointe dans laquelle elle tentait d'obtenir la garde partagée de ses jeunes enfants. Alors que le système juridique ainsi que sa famille ne lui offraient aucun soutien, la communauté dans laquelle elle vivait faisait circuler des rumeurs à son sujet créant ainsi des amalgames entre identité trans et pédophilie. De plus, aucun avocat de l'aide juridique n'accepta de la défendre devant les tribunaux, car plusieurs avaient affirmé que l'identité trans ne correspondait pas à leurs valeurs personnelles. Les auteures Kristen Schilt et

Laurel Westbrook font notamment état de ce phénomène qui est visible lorsqu'il s'agit du débat sur l'accès aux toilettes genrées pour les femmes trans. Dans leur article « Bathroom Battlegrounds and Penis Panics », les deux sociologues présentent des cas où des femmes trans seraient perçues comme des pédophiles et des « pervers » (Shilt and Westbrook, 2015, p. 29).

Une histoire comparable concerne une femme de 54 ans (participante 6), avec ses trois garçons maintenant devenus adultes. Le plus difficile pour elle fut de perdre contact avec deux de ses garçons et le malaise qui s'est installé avec le troisième (le seul) qui a gardé contact avec elle. Nous lui avons alors posé la question « De ton expérience, qu'est-ce qui a été le plus difficile ? » :

D'avoir perdu mes enfants. Deux sur trois, bon peut-être qu'ils reviendront. La plupart des gens me consolent, ou bien essaient en me disant « Oh, ils vont revenir », ouais peut-être, mais quand je regarde des témoignages, à qui je parle ou sur internet, il y en a des enfants qui reviennent pas du tout. Donc d'avoir perdu mes enfants a été très difficile... (participante 6, femme, 54 ans)

Une troisième femme (participante 5, 24 ans) dit avoir été marquée par sa rupture amoureuse avec son ex-conjointe qui, initialement, disait être confortable avec la transition, mais qui, devant les changements, ne s'est pas sentie en mesure de poursuivre la relation. Dans les trois cas présentés, la perte d'une personne significative s'est avérée être l'un de leurs principaux défis subjectifs. Parallèlement, les pertes vécues peuvent être physiques et psychologiques. Une femme du panel (participante 3, 28 ans) a mentionné avoir vécu des moments plus ardues lorsqu'elle prenait des hormones. Elle disait avoir eu des épisodes dépressifs causés par la prise d'hormones qui l'auraient menée jusqu'à la tentative de suicide : « ça bloque la testostérone et... un effet secondaire c'est que ça cause des dépressions. En fait, elle est même interdite de vente aux États-Unis à cause qu'elle cause trop de dépressions » (participante 3, femme, 28 ans). Concernant la santé psychologique, un homme de 27 ans (participant 11) raconte que les épisodes dépressifs et les idéations suicidaires qu'il a vécus pendant plusieurs années ont été, pour lui, une perte (de sa santé mentale).

La dernière forme de perte est en lien avec la « figure du mal » et la stigmatisation. Deux personnes expliquent en entrevue avoir eu à faire le deuil de leur communauté de soutien. Une femme trans raconte qu'elle ne se sentait pas acceptée dans sa communauté trans en tant que lesbienne et dit avoir été victime d'homophobie. De plus, elle a désiré aborder la question des opérations de changement de sexe, car selon elle, il s'agirait de l'élément faisant obstacle à ses relations intimes avec les femmes : « Bien, je peux pas me faire une blonde, j'aimerais bien avoir une blonde... c'est vraiment difficile, c'est vraiment difficile ça. Tu sais, je suis pas opérée, puis aucune femme voudrait de moi, je suis pas opérée. » (participante 7, femme, 52 ans). Dans la même perspective, un-e participant-e, en réponse à la question sur ce qui lui a paru être le plus difficile suite à sa transition, dit avoir vécu du rejet au sein d'une communauté trans en ligne :

Bien je me souviens qu'un moment donné, sur une page de personnes trans, le monde partageait un peu leur histoire, mais on dirait qu'à chaque fois que j'disais quelque chose, j'avais un message de l'administratrice qui disait : « Ah! T'as pas le droit de faire ça », puis admettons je disais le mot « sein » ils disaient : « Ah, dit pas le mot sein, il faut que tu dises poitrine ». Tu sais, ils étaient vraiment extrêmes sur le site. J'ai juste quitté le site. J'ai l'impression que j'exprimais mon malaise puis qu'on faisait juste attention aux mots que j'utilisais puis qu'on prenait pas en compte mon malaise...j'ai juste quitté. (participant 8, homme/non-binaire, 23 ans)

De l'autre côté, les dernières expériences de pertes renvoient à la notion de stigmatisation vécue par les participant-es par l'intériorisation du regard social. Autrement dit, la perte de l'estime personnelle par la projection des préjugés sociaux sur leur propre identité constitue une épreuve partagée : « Le plus difficile ? L'acceptation de soi. [...] Donc, ce que je voulais faire, je voulais être une femme. En fait, je voulais pas, mais je me forçais à l'être. [...] Mais encore jusqu'à ce moment-là c'était considérée [la transidentité] comme une maladie » (participant 4, homme, 20 ans). Le portrait est sensiblement le même pour un second participant : « Je me suis souvent senti, très longtemps dans ma vie, comme si c'était une maladie mentale. Comme si c'était une forme de perversion... comme si fallait que je garde ça vraiment secret. Fait que ça, je l'ai mal vécu. » (participant 9, homme, 25 ans)

En somme, en fonction du parcours de chacun-e et de leur récit de vie, et toujours en gardant en tête le pilier quatre et cinq de Elder, Johnson et Crosnoe (le « timing » et l'interaction des parcours), les événements ou les situations en commun sont différents à première vue. Néanmoins, il apparaît que le concept de perte est saillant au sein de tous ces récits et forme un point commun à toutes les trajectoires. Le second point commun qui sera abordé porte sur des expériences de parcours positives faisant référence aux concepts d'acceptation et d'accueil.

B) L'acceptation et l'accueil

Les résultats issus des témoignages montrent que pour plusieurs répondant-es, le fait d'avoir réussi à accepter en partie leur propre identité ou d'être accueilli-es par leurs proches sont aussi des éléments communs dans les parcours. D'abord, pour quatre participant-es, l'acceptation se traduit par des nouvelles formes d'interactions sociales ou comme un processus personnel d'accueil de leur propre identité de genre par une transition sociale ou physique. Une femme (participante 7, 52 ans) est fière de se remémorer les premières fois où elle a été interpellée par un « madame », les premières fois où elle a porté des vêtements de genre féminin ou encore son changement de nom à l'état civil. Pour une seconde femme (participante 6, 54 ans), il s'agit simplement d'avoir atteint son objectif de transition qui lui semble être le plus important à ses yeux. Une troisième (participante 3, 28 ans) nomme être heureuse d'être désormais elle-même. Finalement, un homme (participant 9, 25 ans) explique, suite à sa transition médicale commencée, qu'il est désormais plus « carefree and free » pour reprendre ses mots.

Ensuite, un second groupe de participant-es partage le point commun de l'acceptation qui s'exprime par l'accueil de leurs proches ou à l'intérieur d'une communauté. Une femme (participante 5, 24 ans) nous partageait être reconnaissante à l'égard de son père qui a su la soutenir dans sa transition. Grâce à lui, ses grands-parents auraient été amenés à accepter l'identité de leur petite-fille. Un homme interrogé (participant 4, 20 ans) mentionnait que l'acceptation et l'accueil passaient par son engagement dans un organisme d'aide aux trans avec lequel il se déplace dans les écoles secondaires pour y faire des conférences afin de sensibiliser les adolescent-es à la cause. Un participant s'identifiant homme et non-binaire souhaitant utiliser les pronoms masculins (participant 8, 23 ans) dit avoir été soulagé de constater que, depuis qu'il a une apparence plus masculine, les hommes hétérosexuels l'approchent moins pour le séduire et il est désormais moins anxieux lorsqu'il marche seul le soir. Pour lui, l'acceptation de soi

prendrait place dans l'interaction avec les autres hommes et l'acquis d'une impression de sécurité. Finalement, le onzième participant (participant 9, 27 ans) expliquait que l'acceptation et l'accueil, par lui-même et par les autres, lui auraient permis de retrouver son énergie et sa santé, mentale et physique.

En conclusion de ce chapitre, les témoignages montrent que la marginalité est collectivement perçue comme une « figure du mal contemporaine ». Une personne s'identifiant trans peut rapidement avoir l'impression d'être « anor-mal » de par le discours véhiculé et transmis par les institutions ou les médias par exemple. Ce sentiment s'accompagne d'un état de honte comme la majorité des répondant-es l'a décrit. Certain-es pensaient même qu'il s'agissait d'un acte de perversion ou de trouble psychologique. L'approche qui fut utilisée dans la deuxième partie de ce chapitre visait à laisser les individus décrire leur trajectoire identitaire à partir de leurs mots et leurs expériences. Les résultats montrent que si les parcours sont uniques, ils présentent de nombreux traits communs. D'un côté, la perte de leur santé, d'un être cher ou d'une communauté s'avère être un point trajectoriel commun et une épreuve partagée. De l'autre côté, le processus d'acceptation de soi ou d'accueil au sein d'un groupe a été l'élément commun perçu comme étant valorisant pour les participants et participantes au mémoire. Ainsi, la recherche de repères identitaires pourrait représenter le point central réunissant les trajectoires identitaires analysées. De plus, que ce soit en fonction de leur personnalité ou encore dû au contexte social, il apparaît que la sociologie par parcours de vie ne se lit effectivement plus en ligne droite, mais doit considérer qu'une trajectoire peut être sinueuse.

Chapitre IV. Bienvenue dans le « boy's club »

Le « club des garçons » : ce club où, pour y être accepté, il faut répondre à plusieurs critères. Ne devient pas « membre » qui veut. Les hommes s'identifiant trans peuvent en témoigner. Ayant été longtemps socialisés dans le genre opposé (femme), ils doivent maintenant jongler entre ce qu'ils sont à l'intérieur, soit leur personnalité et leur identité, et ce que la société leur indique, soit les normes de genre.

Un participant de 20 ans (participant 4) soulignait qu'il avait l'impression que les attentes des hommes cisgenres à son égard résidaient dans l'adoption de comportements perçus socialement comme masculins. Selon lui, le cercle d'hommes cisgenres qui l'entourait l'incitait à ignorer les femmes et à les percevoir comme une prise. De cette façon, il réussirait à séduire le genre opposé : « Parce que, devenant un homme, la plupart des gars ont d'l'air : “ non, mais faut que tu sois macho, que t'aïlles l'attitude “ player ” avec les femmes. ” Parce que moi je suis, s'ils ne le savent pas, je suis LE gars hétéro, [...] “ faut pas tu les laisses [les femmes] t'avoir, elles t'appartiennent...faut que tu aies de l'attitude “ bro ” ».

Effectivement, du point de vue des participants, leurs pairs s'attendent à ce qu'ils fassent partie du groupe et pour y être inclus, ils doivent adopter un comportement en conséquence, soit généralement celui socialement attendu d'un homme hétérosexuel. Un second participant nous partageait en entrevue qu'un conflit entre lui et son grand-père a pris une tournure inattendue. À son avis, la socialisation au masculin en serait la cause et le traitement des hommes de sa famille à son égard est différent de ce qu'il était auparavant. Il dit prendre conscience des règles non écrites de ce « club des garçons » avec lesquelles il doit désormais composer comme celles de ne pas demander pardon, de ne pas offrir ses excuses en cas de conflits et de préférer le silence à la communication. Il ajoute entre autres que ces comportements sont encouragés par les hommes de sa famille et il se montre critique à l'égard de ces interactions :

Mais tu sais, justement quand je te parlais des normes genrées, que c'est pas nous qui les avons créés, il y a une autre part de moi qui a faite hey, veux, veux pas c'est une entrée dans le genre de « boy's club » [...] entre gars ils se parlent en « non-dits », ils se parlent à moitié, ils se disent pas les vraies affaires. Dans ma famille, il y a vraiment un petit « boy's club ».

C'est pas qu'ils détestent les filles de la famille, mais ils ont comme une façon d'interagir entre eux qui est forte. Certains membres de la famille, bien gars de la famille, interagissent encore avec moi comme ils interagissent avec les cousines, les « matantes ». Fait que c'est comme le vestibule du « boy's club ». Y'a comme une espèce de valorisation de ça, mais j'étais très conscient de la toxicité de la masculinité. De pas s'excuser pour de vrai et de comme passer à autre chose puis que ça fasse office d'excuses et de rétributions (participant 9, homme, 25 ans).

Cette conscience chez un des participants (participant 11, 27 ans) s'inscrit très tôt dans son parcours. Cet homme, dès l'âge de 10 ans, a pratiqué des sports perçus comme masculin. À 13 ans, il était le seul joueur du genre femme à l'intérieur de son équipe de hockey, car son entourage lui disait que, pour être meilleur à ce sport, il était préférable de jouer avec les garçons. Le participant de 27 ans (participant 11) avait noté que, dans la chambre des joueurs, les conversations de ses coéquipiers étaient « vulgaires » et qu'il ne s'est jamais identifié à ce comportement. Les exemples apportés montrent que l'identification au genre homme prend place dans une mécanique de normes de genre et mettent en relief la présence d'un groupe social ayant établi des règles spécifiques à adopter sur le comportement, l'attitude et les interactions avec les femmes. Les participants, bien que critiques, conçoivent que la reconnaissance sociale se fonde sur les attentes hétéronormatives et sexistes de ce « club ».

IV.I La transition sociale: apprendre à définir sa masculinité

La transition sociale se caractérise par l'expression de son identité de genre dans les sphères sociales, dans le comportement et les interactions quotidiennes d'un individu. Apprendre à définir sa masculinité pour les participants, comme nous l'avons vu précédemment, se conjugue dans une série de normes de genre et peut se traduire jusque dans la démarche : les pas utilisés, le moment de la journée, l'endroit ; tous ces éléments peuvent avoir un impact sur ce geste quotidien. Un des participants de l'échantillon a eu à repenser son comportement en public et affirme que les femmes et les hommes adoptent des démarches différentes fondées sur les normes de genre :

Les hommes, eux autres, quand ils marchent dans la rue, les épaules carrées, droites, ils regardent devant eux autres. Une femme qui va croiser cet homme-là va avoir tendance à regarder par terre. La femme va baisser le regard, l'homme ne baisse jamais le regard. Donc personnellement, pour moi, ça c'est de l'adaptation. Effectivement, moi je faisais comme toutes les femmes, je baissais le regard. Là je le fais pas *pantoute*, mais c'était difficile à faire. C'est ma mère qui m'a fait remarquer: « les gars ça baissent pas le regard, tu tiens le regard. Quelqu'un te regarde dans les yeux, tu tiens le regard. Tout le temps, tu le tiens. » (participant 4, homme, 20 ans)

La transition sociale semble avoir été peu abordée dans les études canadiennes et québécoises. Comme mentionné dans la revue de littérature, la transition physique et les opérations de changement de sexe ont été maintes fois explorées, mais qu'en est-il des changements sociaux ? Qu'en est-il d'approprier un genre auquel une personne s'identifie depuis toujours, qui s'accompagne néanmoins d'un bagage social ? Les hommes s'identifiant trans qui composent notre échantillon en ont fait état. Ils ont eu à définir leur masculinité en fonction de leur personnalité et leurs intérêts à l'intérieur d'un système de normes sociales. Le prochain extrait de témoignage explicite la cohabitation identitaire entre ce que la société présente comme des caractéristiques masculines et la personnalité de l'individu. Le jeune homme de notre échantillon montre comment se traduisent les dimensions de son identité de genre et comment elles sont influencées par son parcours de vie :

La masculinité subjective

« Bien, je te dirais que ça va de soi. Ça va avec l'attitude aussi. Comme je disais au début, les dossiers de genre qu'on a d'attribués à la naissance. [...] admettons j'aurais pas aimé ça mettre une chemise cravate...j'aurais voulu m'habiller en " skinny" jeans avec un petit chandail ajusté, j'ai le droit pareil même si je suis trans puis que je veux devenir un gars. [...] ça veut pas dire que je veux devenir un homme que je veux tout rejeter au niveau de la féminité, ça veut pas dire que je garderai pas non plus mon côté féminin à l'intérieur de moi. J'ai quand même vécu en fille pendant 20 ans, j'ai quand même la tendresse un peu d'une femme, plus que d'un homme. Malgré que je me sente beaucoup mieux en homme, je vais toujours quand même garder ce genre de tendresse, cette attention. Des côtés qui sont vraiment plus féminins, je veux les garder quand même parce que ça fait partie de moi puis je les aime. Je m'aime à 100% à ce moment-là.

Je suis fidèle à moi-même, à l'extérieur, mais je suis aussi fidèle à moi-même à l'intérieur. Je repousse pas certaines choses qui sont associées à la féminité parce qu'il y a rien de noir et blanc dans tout ça. Il y a vraiment beaucoup, beaucoup de gris. De gris pâle, de gris foncé... Donc, je trouve que je suis à 100% plus heureux de vivre comme ça, étant fidèle à toutes les facettes de ma personnalité et tous les sentiments que je pourrais avoir. Parce qu'on dit souvent que les hommes sont moins proches de leurs sentiments, mais c'est des choses qu'ils montrent pas. Les hommes sont aussi proches de leurs sentiments que les femmes, puis s'il y a de quoi, les hommes mentent un petit peu moins à quelqu'un qu'ils aiment.

Donc, ils sont tout aussi proches de leurs sentiments, c'est juste qu'eux autres ils le démontrent pas. Devenant un homme, ça veut pas dire que je vais moins les montrer. Je vais tout autant les montrer qu'en étant femme parce que je suis comme ça, puis j'aime ça être qui je suis, présentement, à 100%. » (participant 4, homme, 20 ans)

Alors que l'objectif des participants est de respecter leur personnalité, ils réalisent toutefois que le système qui les entoure peut avoir une influence. Les hommes trans participant à l'étude ont indiqué être conscients des changements sociaux qui ont pris place en parallèle de leur transition. L'inquiétude de marcher seul le soir qu'ils pouvaient éprouver avant la transition s'estompe avec le temps :

« ...j'ai l'impression d'être moins stressé quand admettons je marche tard le soir...je me sens moins comme une proie. » (participant 8, homme/non-binaire, 23 ans)

« Si je marche le soir sur le trottoir et que t'as une fille, elle est un bloc plus loin en train de marcher sur le même trottoir que moi et je la vois traverser pour pas être du même côté que moi, je vais pas être insulté et me dire " Bien voyons donc! Elle pense que je suis un agresseur! " Je vais me dire " Comment elle sait que j'en suis PAS un ? " Elle fait bien! Elle a pas de garantie que je suis une bonne personne et je respecte son choix de traverser. Je pense que c'est un petit peu la même chose, c'est que...il y a des mécanismes de défense qu'on prend quand on est socialisée comme une femme. » (participant 9, homme, 25 ans)

En analysant ces discours, on peut souligner que non seulement les participants apprivoisent les nouvelles sphères de leur identité, mais ils réalisent aussi que les inégalités sociales ne sont plus les mêmes et que de leur point de vue, leur entourage agit différemment maintenant qu'ils socialisent dans le genre masculin. Il s'en dégage une empathie qu'ils ont développée à l'égard des femmes (cisgenres et trans) puisqu'ils ont connu la réalité des femmes auparavant.

IV.II La transition sociale: apprendre à définir sa...non-binarité

Quelques pages supplémentaires sont nécessaires pour discuter du profil d'une personne qui se distingue des autres au sein de notre échantillon. Il s'agit d'un participant (participant 8, 23 ans) qui s'est identifié homme lorsque nous lui avons posé la question sociodémographique à propos de son identité de genre et qui fait usage des pronoms masculins, mais qui, au cours de l'entrevue, parlait de lui-même comme étant non-binaire. Cette personne doit aussi apprendre à définir son genre à l'intérieur des normes de genre féminin et masculin et à l'intérieur des communautés trans où il n'est pas toujours accepté de définir son identité comme étant non-binaire :

Admettons j'ai fréquenté [...] un homme gai ou trans, ou gai qui me voit comme un gars, s'il est plus viril que moi bien là je vais être un gars plus féminin... Si j'étais avec un hétéro, lui il voit une femme, tu sais...une femme un peu *tomboy*, mais c'est pas comme ça que je me sens. [...]

...moi ce que je me suis dit, bon c'est pas pareil pour tout le monde et il y en a qui le vivent d'une façon différente, mais, comme je dis, moi j'accepte mon corps. En ce moment, je pense pas à me faire faire de chirurgie, j'apprends à accepter mon corps. Je me dis même si je me sens comme un gars, j'ai le corps que j'ai et je l'accepte. [...]

...je me considère non-binaire, puis les personnes binaires souvent ils peuvent discriminer les personnes non-binaires. [...] ils nous prennent pas au sérieux ou des trucs comme ça. Je me souviens moi je parlais à un gars qui est quand même important dans la communauté trans. J'allais faire un genre de *party* ou des rassemblements puis il était comme : « moi je veux pas qu'il y ai des personnes *queer* », alors que moi je voulais qu'il y ait des personnes *queer*...il a pas eu les mêmes expériences avec les personnes *queer*, peut-être il a eu des mauvaises expériences, ça se peut, mais je trouvais souvent qu'il était fermé aux autres. (participant 8, homme/non-binaire, 23 ans)

Ces extraits montrent que la stigmatisation à laquelle s'expose cette personne ne provient pas uniquement de la majorité cisgenre, mais aussi de l'intérieur de sa communauté : la non-binarité peut gêner ou choquer, voire être rejetée. La déconstruction du genre apparaît moins inconfortable pour les communautés trans que la non-binarité ou la non-conformité de genre ce qui peut créer des frictions ou des déceptions.

IV.III Les inégalités de genre: la carte de membre

Il transparaît que la majorité des personnes s'identifiant trans participant à l'étude a perçu une différence notable dans les interactions depuis la transition de genre, exception faite de trois individus interrogés. Chez les hommes, quatre ont indiqué que ce changement se traduit par l'acquisition d'un regard nouveau de la part des hommes cisgenres. Un homme interrogé (participant 9), âgé de 25 ans, a évoqué une situation particulière en milieu de travail alors qu'il était superviseur. Avant la transition, un collègue de travail lui causait des soucis en n'écoutant pas ses indications et en diminuant ses compétences en gestion. Selon le participant, l'employé

en question n'avait pas beaucoup d'estime à l'égard des femmes au travail. Le répondant ajouta qu'il a dû quitter son emploi pour une période et à son retour, alors qu'il avait entamé la prise d'hormones, ce même employé a soudainement eu une attitude différente : « Il me serrerait la main tous les jours s'il avait pas les mains pleines à chaque fois. Gros sourire, gros entregent, il va me garder la porte ouverte pendant 30 secondes si je suis trop loin. On dirait que j'ai passé de là à ici dans son estime! Comme...je suis devenu quelqu'un. En même temps c'est comique, en même temps c'est un peu triste. Je peux vraiment voir maintenant comment mes collègues féminines, bien il les prend pas au sérieux. Je peux en avoir la confirmation nette. Puis aussi comme quoi moi il me prenait pas au sérieux... »

Cette ouverture du groupe social des hommes cisgenres peut parfois se coupler d'une approbation de celui-ci. C'est le cas par exemple d'un second participant (participant 4, 20 ans) qui nommait, dans le cadre de son emploi au service à la clientèle, que les hommes cisgenres qui fréquentent son lieu de travail n'agissent plus comme avant : « Là c'est vraiment plus facile, tu sais, c'est drôle parce que dans le fond quand les gars [clients] entrent c'est comme "Yes sir!". Je fais partie de leur gang de gars. »

Pour terminer, nous voyons, dans les trajectoires qui se dessinent grâce aux entrevues, que les interactions des participants avec les hommes cisgenres se sont modifiées. Chez certains, être un homme semble plus valorisant et « mieux » que d'être une femme. De plus, l'idée de « clique » ou de « club » apparaît rapidement dans l'analyse. À partir du moment où le participant a commencé sa transition, la perception des hommes cisgenres semble être plus positive et moins axée sur le rapport de pouvoir.

IV.IV Les inégalités de genre: le féminisme exclusif

A contrario, la relation entre les répondants et certains groupes féministes a pris une tournure plus négative, comme l'évoque l'extrait ci-dessous :

Je m'excuse, c'est vraiment pas drôle. Je ris, mais c'est vraiment pas drôle. Dans le fond, j'ai été confronté à cette réalité-là...que je fais plus partie des femmes et...les féministes à l'extrême, on va y aller dans l'extrême. Je vais prendre une situation qui m'est arrivée pour vrai. C'est dans une conférence sur, je pense que c'était par rapport aux lesbiennes...anciennement j'étais une femme. [...]

À ce moment-là, j'avais commencé ma transition. Sauf que, avant je faisais partie de cette communauté-là moi. [...]

Donc, tu sais, je suis allé dans une conférence. Elles m'ont fait comme un... « reality check ». Elles ont fait comme : « Ouais, mais toi, c'est plus pareil parce que toi t'es un gars. T'es pas une lesbienne, même si t'as pas toutes tes opérations. T'as toujours été un gars dans ta tête, t'as jamais été lesbienne, t'as toujours été hétéro ». Si tu vas à l'extrême féministe pur, au niveau des lesbiennes, c'est intense comment que la politique avec eux...c'est assez « rough » de se faire ramener à la réalité comme ça. [...]

Vivre de la discrimination dans un groupe que c'était ta communauté dans un sens avant. Donc, c'est quand même assez particulier de se faire trahir par la communauté que ça fait des années que t'es dedans. (participant 4, homme, 20 ans)

Se sentir rejeté de la communauté à laquelle cet homme appartenait ne semble pas être une situation isolée, et Kristen Schilt en fait également état dans son étude (Schilt, 2010). Un autre participant évoque une situation similaire :

« Des fois il y a des féministes plus radicales qui vont dire : “ bien non, tu peux pas être un gars radical, tu peux juste être proféministe ”. Je vais pas commencer à *m'ostiner* avec des femmes sur ce qui est le féminisme...à part ce qu'on appelle les “ t.e.r.f. ” pour “ trans exclusionary

radical feminism ». Moi, s'il y a une forme de féminisme qui exclut les personnes trans, je veux rien savoir de ce féminisme-là. » (participant 9, homme, 25 ans)

Ainsi, nous pouvons constater une perte de soutien vécue de la part d'un groupe en qui ces hommes avaient confiance ; ils sont par ailleurs très conscients de leurs privilèges. Un participant a fait une remarque au sujet de son rôle dans la cause féministe qui s'apparente à ce que certains hommes interrogés par Schilt ont aussi indiqué :

Participant à la présente étude	Participants à l'étude de Kristen Schilt
« ...autrement, je comprends que ma place dans le féminisme a pris un second plan. Donc, quand il y a un évènement qui est non-mixte, je vais pas me présenter. Je reconnais ma place d'acteur de second plan. » (participant 9, homme, 25 ans)	« Other transmen found support from their lesbian communities but felt it was inappropriate to stay in women's spaces once they were living as men. » (<i>Ibid.</i> , p. 33)

Les résultats montrent que ces hommes tentent de trouver leur place dans un système de normes et d'inégalités de genre. Ils doivent naviguer à l'intérieur d'un nouveau groupe social, soit celui des hommes comme nous en avons discuté en première partie de chapitre, et leurs anciennes communautés de soutien qui, pour certaines, rejettent leur transition et l'expression de leur identité homme. À la lumière de ces analyses, en est-il de même pour les femmes trans interrogées ? À partir des récits de vie recueillis, nous allons mettre leurs expériences en perspective, en les comparant à celles des hommes.

Chapitre V. Être femme et être trans, une double inégalité

V.I Le symbole phallique et ses tabous

Il suffit de lire le *Portrait statistique égalité femmes-hommes du Gouvernement du Québec* publié en 2016 pour constater que les inégalités en milieu de travail touchent une majorité de femmes. Les femmes trans que nous avons rencontrées ont rapidement constaté qu'elles étaient maintenant actrices dans un système de normes sociales bien défini et influent. Toutefois, elles disent avoir observé que le genre (homme) qui leur avait été attribué à la naissance les suit toujours de près. Les 5 femmes trans interrogées disent vivre des inégalités de genre parce qu'elles sont des femmes et, en parallèle, elles sont aussi contraintes par des amalgames et des préjugés véhiculés dans la société en regard de la transition du genre homme au genre femme. Le prochain extrait est tiré du témoignage d'une participante de 54 ans (participante 6) sur les raisons qui expliqueraient que les hommes trans soient plus acceptés socialement que les femmes trans :

Les hommes qui changent pour femme brisent un tabou important. En fait, c'est une barrière. [...] il y a une évidence que j'ai vue: les hommes transsexuels, donc qui étaient femmes avant, sont plus acceptés que les femmes transsexuelles. Parce que la femme a déjà le droit de... d'aller du côté du masculin et en changeant de sexe elle, elle va à l'extrême. Tandis que les hommes de naissance qui le font, c'est comme « Oh boy! Oh boy! T'es quand même pas supposée aller là toi! » (participante 6, femme, 54 ans)

La transition vers le genre femme dans une société décrite comme patriarcale semble être peu acceptée, comme l'indique par exemple cette femme du panel. Les événements qui suivent, décrits par les 5 participantes, présentent les réactions perçues des hommes et des femmes cisgenres au moment où ces femmes trans expriment publiquement leur identité de genre. Pour commencer, je vais introduire le parcours de cette femme qui souhaitait faire l'achat de nouveaux vêtements. Cette femme de 40 ans (participante 2) désirait adopter une nouvelle garde-robe qui reflétait sa définition de la féminité et son sentiment intérieur qui l'accompagnait. Dans

un magasin grande surface, elle sélectionna plusieurs articles puis se dirigea vers les cabines d'essayage. S'identifiant au genre femme, elle entra du côté indiqué pour les « femmes » : « Les salles d'essayage tu vois pas l'autre bord. Tu vois rien là. Les salles d'essayage tu vois rien, même pas sur le côté! C'est une porte qui est fermée, y'a rien là! C'est une cabine d'essayage! Fait que moi je suis allée dans les cabines d'essayage, mais du côté des femmes. Là, les femmes ont porté plainte et sont allées voir le garde de sécurité et le garde de sécurité a dit : " heille, va t-en du côté des gars ". Puis il trouvait pas ça drôle et moi j'étais habillée en femme. » (participante 2, femme, 40 ans)

Voici le portrait d'une première dimension des inégalités que peuvent vivre les femmes s'identifiant trans de l'étude. Cette femme de 40 ans (participante 2) qui essayait ses nouveaux vêtements dans la section réservée aux « femmes » a rapidement été identifiée comme une intruse. À partir d'ici se dessine une inégalité que nous pourrions appeler « transidentitaire », car fondée sur les perceptions binaires des genres, en lien avec les organes génitaux. Autrement dit, dans les lieux divisés par genre, la transidentité serait une source prioritaire d'inégalités.

Des situations semblables ont eu lieu lorsque cette même personne, inscrite dans un programme d'études professionnelles, devait se changer ou aller à la salle de bain :

Les autres [la direction de l'école] m'autorisaient le côté des filles pour aller faire pipi. Qu'est-ce qui arrive, c'est qu'un moment y'a du monde qui ont su que j'étais trans...parce que ça paraissait que j'étais trans là. Par contre, je pouvais pas me changer du côté des filles pour aller aux toilettes. Fallait que j'aille à la salle de bain unisexe ou la salle de bain des gars puis ça me tentait pas! [...] Les toilettes sont tout le temps fermées, heille moi je me change devant tout le monde je m'en fous. Après ça, il y a des filles qui pensaient que je voulais voir, que j'étais voyeuriste, ces affaires-là. Ils [la direction de l'école] m'ont donné une clé pour que je me change là [salle de bain privée] et pour aller à la toilette. (participante 2, femme, 40 ans)

Il semblerait que l'inconfort des étudiantes à l'égard de l'identité trans de leur consoeur était à la source de la décision de l'école. Il apparaît ainsi que les espaces publics reflètent les valeurs et les normes sociales.

V.II La féminité paradoxale

L'inégalité transidentitaire concernant l'association genre/sexe et le sentiment d'être identifiée à ses organes génitaux ne sont pas les seuls éléments ayant un impact sur la vie des femmes trans que nous avons interrogées. Dans les prochaines pages, nous présenterons d'autres récits qui concernent plus précisément le milieu de travail dans lequel œuvrent des femmes s'identifiant trans de notre échantillon. Pour faire le parallèle avec la problématique des inégalités de genre, nous avons des exemples d'expériences perçues comme sexistes par les femmes interrogées dans le cadre de leur emploi. L'une d'entre elles (participante 6, 54 ans) occupe, depuis un moment, un emploi dans un milieu composé en majeure partie d'hommes. Elle apprend que l'équipe de travail accueillera prochainement deux nouveaux employés, deux jeunes hommes, cisgenres, de l'étranger : « ...là on est content de les avoir à temps plein! Imagine, moi j'étais là depuis un mois à peu près, j'étais à temps plein. Puis moi là ? Vous êtes pas contents de me voir ? [...] On le voit très souvent, ce que fait une femme est moins important que ce que fait un homme, bien c'est dans la perception parce que en fait ils offrent le même service ». Désormais, ce phénomène fait partie de son quotidien. Elle poursuit son récit : « c'est un environnement à prédominance masculine. Il y a des femmes, mais pas beaucoup. C'est très très évident dans cet univers-là, les hommes sont corrects, mais s'ils veulent du sérieux, ils veulent un gars devant eux autres. »

Les inégalités de genre au travail ne nous paraissent pas isolées lorsque nous analysons les entrevues des femmes de l'échantillon. Une femme de 28 ans (participante 3) qui travaille dans le secteur du service à la clientèle dit avoir réalisé que les insultes des clients envers elles ne sont plus les mêmes depuis la transition. Lorsque les clients croyaient interagir avec une personne du genre masculin, ils utilisaient des termes péjoratifs, mais demeuraient dans les généralités. Par exemple, ils utilisaient des expressions telles que « fucking idiot ». Maintenant, depuis sa transition, elle a remarqué que les attaques sont nettement plus à caractère sexuel telles que « fucking hoe ».

Ce changement de comportement et de langage des clients envers elle n'est pas unique. Dans les entrevues, il apparaît que les stéréotypes de genre influencent les interactions des hommes cisgenres à l'égard de ces femmes. Cette même personne expliquait avoir noté, malgré le changement de degré dans les insultes des clients, que depuis sa transition, les gens étaient plus gentils avec elle : « parce qu'ils m'imaginent comme une petite madame, une petite femme, toute douce, toute délicate ». L'histoire se répète avec une femme trans de 24 ans (participante 5) qui occupe un emploi dans le domaine ouvrier. Elle disait en entrevue être perçue par ses collègues comme étant plus minutieuse que les travailleurs du genre masculin. Il en va de même pour une femme trans de 52 ans (participante 7) : « Oui! Il y a un changement [au travail]! Le monde me jase beaucoup plus! »

En somme, le parcours des femmes trans à l'étude est paradoxal. D'un côté, elles sont identifiées comme des personnes avec des pénis (associés aux hommes) et potentiellement à risque, comme des intruses. Mais d'un autre côté, elles sont vues comme étant des femmes et reçoivent le même traitement que la majorité féminine en société. Par conséquent, elles doivent composer avec plusieurs inégalités. À l'inverse, elles affirment être perçues comme sympathiques, ouvertes, douces, délicates, minutieuses et sociables. C.L. Williams, auteure de l'ouvrage *Still a man's world: Men who do « women's work »* (1995) affirme que le milieu du travail et les interactions quotidiennes sont : « a central site for the creation and reproduction of gender differences and gender inequality » (C.L. Williams, 1995, p. 15). Kristen Schilt ajoute, dans la continuité des propos de Williams: « My research suggests that transitioning within this hierarchical context means that transwomen are more likely to face workplace barriers than transmen. [...] comparing these experiences suggests a gendered *pattern*, a pattern that illuminates the cultural, interactional, and structural practices that contribute to the persistence of workplace gender inequality in ways that impact transgender and cisgender people alike » (Schilt, 2010, p. 133). De surcroît, et toujours soutenu par la thèse de Schilt ainsi que par les témoignages recueillis des participant-es, il apparaît plus simple pour les hommes trans d'être acceptés par le « boys'club », car ils peuvent être perçus comme des hommes cisgenres ou comme des « femmes masculines » ce qui ne semble pas gêner socialement. *A contrario*, en tenant compte des récits des participantes de l'étude, une femme trans, assignée « homme » à la naissance, serait beaucoup plus stigmatisée, car elle représenterait un tabou ou un danger imminent.

V.III Adopter les normes de genre: les attentes de l'entourage

*« Couvrez ce sein que je ne saurais voir.
Par de pareils objets les âmes sont blessées,
Et cela fait venir de coupables pensées. »
(Le Tartuffe de Molière, III, 2, v. 860-862)*

Si les hommes s'identifiant trans ont témoigné des attentes du « boy's club » à leur égard, les femmes s'identifiant trans pourraient elles aussi vivre des expériences similaires. Le récit qui suit présente celui d'une femme de 28 ans (participante 3) qui partage devoir répondre aux critères de féminité de ses proches. En regard des résultats de cette étude, nous introduisons cet extrait d'entrevue pour faire la démonstration du paradoxe dans lequel cette femme, et plusieurs autres femmes s'identifiant trans, interagissent. En d'autres termes, la famille et les amis-es de cette femme trans, plus précisément, acceptent sa féminité dans la mesure où elle s'accorde avec les normes de genre, sans dévoiler son physique.

Cette situation prend place en été. Le matin même, la participante de 28 ans (participante 3) avait fait le choix de mettre une camisole avec des bretelles minces. Ce jour-là, elle rejoint sa mère et une amie de sa mère pour une activité extérieure. À ce moment, l'amie, en voyant la jeune femme en camisole, lui dit : « Tu te promèneras pas les boules à l'air! Je me promène pas avec toi si t'es habillée de même ».

La participante ajoute suite à cette remarque : « Ça m'a vraiment blessée de voir que j'avais pas le droit de m'habiller comme je voulais avec elle. Autrement, quand les gens sont vraiment proches de moi, oui ça me blesse. »

Bien que cette situation soit unique dans notre étude, après analyse, il y aurait eu lieu d'approfondir la question en interrogeant les femmes s'identifiant trans qui forment notre échantillon. Notre objectif est de porter la réflexion sur les inégalités de genre que vivent les femmes s'identifiant trans parce qu'elles se définissent comme étant trans, mais aussi parce

qu'elles sont des femmes. Il semblerait qu'elles ne seraient pas à l'abri des commentaires à l'égard de leur physique, de leur apparence et de leur sexualité comme le décrit MacNamara dans son étude *Appearance and Acceptance: Toward a Sociology of Familial Responses to Gender Transition* (2014) :

Nearly half (48 percent or n=12) of transwomen reported comments from family members directly focusing on their clothing. Comments were often mixed, sometimes approving, supportive, or directive, and at other times they were disapproving and negative. [...] In their reflections on family acceptance or support being a woman centered on accomplishing a certain look, but it did not engage class in the same ways that being a man did for the families of transmen. It was feared that transwomen would not "look right" or they would be ugly, and that they would not be appropriately feminine, that their look would be too young, too sexy, or not "figure flattering." [...] Nine out of 25 transwomen in my study (36 percent) talked about family members messages about looking appropriately feminine. These messages emphasized the boundary between looking beautiful and looking too sexy. (MacNamara, 2014, p. 41-46)

Au final, nous pouvons, à partir de cette enquête, soulever la question d'une problématique d'inégalité de genre : il semblerait que socialement, le corps des femmes trans deviendrait public de par sa transidentité et son appartenance au genre féminin. Les expériences des femmes trans rencontrées sont fortement marquées par le regard social. Suite à leur transition, elles ont perdu leurs privilèges sociaux et doivent naviguer dans un milieu de travail inégalitaire où elles peuvent parfois être perçues comme inférieures ou du moins, être sous-estimées. À l'inverse, elles tendent aussi à être étiquetées comme douces, amicales et sans danger. Paradoxalement, certaines ont nommé des situations où elles étaient perçues comme de « potentiels agresseurs » puisqu'elles seraient associées aux organes génitaux masculins qui, aux yeux de la société, seraient indissociables du genre masculin.

Chapitre VI. La transidentité au quotidien : espaces publics, institutions gouvernementales et interactions sociales

La question du genre et de la transidentité s'est avérée omniprésente dans le discours des participant-es sur leurs propres perceptions des inégalités, plus encore que d'autres dimensions (telles que le revenu, l'âge ou le statut d'emploi²). Après avoir croisé les trajectoires des hommes et des femmes trans, nous nous intéressons désormais aux inégalités directement liées à la transidentité: si les hommes trans et les femmes trans vivent respectivement certaines inégalités, ils et elles partagent des situations communes, où la stigmatisation vécue vise davantage leur non-conformité aux normes actuelles de genre. Pour rendre compte de ces situations partagées, les prochaines pages seront consacrées aux interactions sociales au sein des espaces publics et des institutions.

VI.I *Madame ou monsieur ?* L'expression de sa transidentité et les interactions sociales dans les espaces publics et les institutions gouvernementales

Un des aspects les plus fréquemment évoqués dans les inégalités perçues par les participant-es à cette enquête renvoie à la question de l'expression de leur transidentité dans les interactions sociales et les réactions qui en découlent à l'intérieur des espaces publics et des institutions gouvernementales. L'analyse des entretiens montre que 10 participant-es sur 11 disent avoir vécu, au moins une fois, une ou des expériences d'interactions dans un espace public ou institutionnel qu'ils-elles qualifient de défavorables ou d'inconfortables. Illustrons d'abord le récit d'un participant âgé de 25 ans (participant 9) qui nous partage cette forme d'interaction qui a prit place dans les toilettes publiques d'un établissement : « ...une femme me suivait dans les toilettes un moment donné, elle me suivait dans les toilettes pour me dire que j'étais pas dans les "bonnes toilettes". En rentrant dans la cabine, je lui dis : "est-ce que c'est vraiment de vos affaires ?". Elle restait dans la porte et elle commence à me parler : "j'ai le droit de vérifier!" » (participant 9, homme, 25 ans). L'intimité de cet homme devient sujet public. La dame disait avoir le « droit de vérifier » son genre (ou plutôt son sexe). La ségrégation des genres imposée

² À cet égard, un aspect intéressant à approfondir aurait été le rôle perçu de l'origine ethnique ou les appartenances culturelles et religieuses, l'échantillon n'étant pas suffisamment représentatif pour mesurer ces perceptions.

par la plupart des salles de bain publiques a provoqué une situation dans laquelle l'expression de la transidentité de cet homme a conduit à une interaction jugée stigmatisante par le participant. Un second participant dit avoir facilement accès aux toilettes publiques pour homme au quotidien, mais s'est souvenu d'un événement en particulier où deux hommes ont tenté de le suivre dans la salle de bain d'un restaurant : « J'ai aucun problème à aller dans la toilette des hommes. Sauf une seule fois, ça m'est arrivé. [...]. Il y avait deux gars, à peu près dans la vingtaine, ils nous regardaient, nous jetaient des regards, ils se regardaient en riant. Ils nous regardaient d'une manière complètement insensée... puis là justement je m'en vais dans les toilettes, je vois qu'ils me suivent. À cause de ça, j'ai fait " non j'rentre pas dans la toilette des gars, j'en ressortirais pas. " J'me suis forcé à aller aux toilettes des femmes. J'étais habillé comme ça, j'étais habillé en homme, mais c'est juste que ma voix était aiguë parce que j'avais pas commencé les hormones, c'était la seule affaire. C'est la seule fois que vraiment ça m'a mis une barrière » (participant 4, homme, 20 ans).

Parallèlement, les interactions d'invalidation de l'identité trans prennent place dans d'autres sphères publiques comme l'illustrent 3 participantes. Ces trois femmes s'identifiant trans disent avoir été stigmatisées dans l'accès aux services de santé et services sociaux. L'une d'entre elles, âgée de 28 ans (participante 3), raconte s'être présentée au CLSC de son quartier pour un rendez-vous médical. Sur les lieux, elle présente sa carte d'assurance maladie du Québec où il y est inscrit son nom et son prénom (féminin) ainsi que son « sexe » (F). Elle indique à la dame de l'accueil qu'elle se présente pour un rendez-vous avec son professionnel de la santé, mais qu'elle ne se souvient plus de son prénom et de son nom. L'agente indique à un ou une collègue qu' « IL ne sait pas » quelle personne « IL » vient rencontrer et qu' « IL » a oublié son nom : « Moi j'ai dit : "C'est ELLE en passant, tu sais, je suis une fille", mais elle continuait à m'appeler au masculin. Puis ça me faisait vraiment suer. Elle avait ma carte d'assurance maladie en face d'elle! » (participante 3, femme, 28 ans).

Par ailleurs, à la lumière des résultats, la stigmatisation ou les interactions décrites comme négatives ont davantage été illustrées par les femmes s'identifiant trans de l'échantillon que les hommes s'identifiant trans. À titre d'exemple, tous les répondants hommes disaient avoir en général moins de problèmes dans les toilettes genrées hommes. L'un des participants (participant 4, 20 ans) disait être plus confortable dans la salle de bain des hommes, d'abord parce qu'elle correspond à son identité de genre, ensuite parce qu'il a l'impression que les hommes « font leurs affaires » pour reprendre ses termes et « y'a personne qui se parle, personne, personne. C'est bien "straight" puis pas mal moins compliqué. Non, j'ai jamais, jamais eu de commentaires. »

En réponse à ses événements, nous avons noté que 9 personnes ont tenté d'expliquer ces formes d'interactions sociales en proposant une hypothèse justifiant ces comportements. La majorité d'entre elles associe la stigmatisation à la fermeture d'esprit ou à l'ignorance en regard des problématiques trans. Deux participant-es ont proposé des analyses plus développées comme cet homme de 20 ans (participant 4) qui disait que le pouvoir de l'auto-identification serait la source de l'inconfort manifesté par certaines personnes à l'égard des personnes trans qui expriment leur genre non-conforme. Quant à la deuxième participante, elle nous avait recontactées quelques jours après l'entretien pour compléter sa réflexion en suggérant une lecture de la société québécoise et de ses réactions en regard de la transidentité :

Il y a des lieux communs, par exemple d'avoir déjà été exposé à la transsexualité. J'ai observé plus d'une fois que des personnes qui avaient connu assez longtemps des trans auparavant (ces personnes en font toujours mention lorsqu'elles m'abordent) sont nettement plus tolérantes et plus détendues que ceux et celles pour qui cette rencontre est leur toute première expérience. Ceci rejoint ma réponse antérieure que l'acceptation vient avec le temps. Les Québécois sont prompts à voir d'abord les différences avant de voir enfin les ressemblances. [...] c'est en fait une certaine force intérieure de la part de l'observateur qui donne le ton à sa réaction. Les personnes suffisamment sûres d'elles-mêmes acceptent d'être déstabilisées temporairement face à l'inconnu. Elles ne se sentent pas personnellement remises en question. À l'inverse, les personnes qui manquent de confiance en elles-mêmes sont très interpellées par un phénomène nouveau qui bouscule

leurs idées reçues. En guise de rempart, elles s'en remettent souvent à leurs préjugés en guise de bouclier, de protection contre l'inconnu. (participante 6, femme, 54 ans)

Finalement, dans l'ensemble des témoignages à propos d'interactions sociales à l'intérieur des espaces publics et des institutions publiques, un élément précis d'enquête est présent chez tous les participants et toutes les participantes. En effet, les 11 personnes interrogées ont toutes partagé une forme positive d'interaction en public, et ce avec des enfants. Ils et elles n'avaient que de bons mots pour les nouvelles générations. Comme le décrit l'extrait suivant du témoignage d'un homme de 20 ans (participant 4), l'accueil reçu de la part des enfants et leur respect de la différence est une observation partagée unanimement. Dans les récits, il transparaît que les jeunes sont curieux, mais aussi qu'ils et elles sont rapidement satisfaits d'une réponse vague ou déconstruite quant à l'identité de genre d'un individu. Ce qui semble le plus important à leurs yeux est la personnalité et la qualité de la personne avec qui ils et elles interagissent bien plus que le genre auquel ils ou elles s'identifient :

J'ai une amie qui a eu un enfant [...] je l'ai connue beaucoup avant qu'elle accouche et un peu après qu'elle ait accouché. J'ai connu l'enfant très très jeune et après je l'ai perdue de vue cette personne-là. Après, je l'ai revue et l'enfant avait 5 ans. Je commençais ma transition [...] j'étais moins "legit", ma voix était pas comme ça...ce petit gars-là j'ai essayé de lui faire comprendre tu sais, parce que mon amie ça arrivait beaucoup qu'elle se trompait. Elle se trompait, donc lui il se demandait : « la fille-gars ? ». Il me posait des questions, je l'ai gardé une ou deux fois. On s'entend super bien, il aime beaucoup ça que je joue avec et que je suis quelqu'un de vraiment attentionné. Il était heureux de me voir, mais il était curieux, il avait pas de misère avec ça. Il savait juste pas c'était quoi. (participant 11, homme, 27 ans)

Ainsi, nous voyons que les hommes et les femmes s'identifiant trans ont nommé en majorité avoir vécu des interactions sociales incommodes ou stigmatisantes dans les espaces publics et il transparaît que les deux formes d'inégalités (de genre et « transidentitaire ») présentées dans ce mémoire se chevauchent. Cependant, les résultats indiquent que les participantes vivent en majorité plus d'inégalités de genre et de stigmatisation liée à leur non-conformité au genre. Les 5 femmes qui composent notre échantillon ont partagé avoir vécu une invalidation de leur identité

femme dans les espaces réservés aux femmes ou dans les institutions publiques alors que la majorité des hommes a nommé une situation de cette nature, mais ils affirment en général que leur identité homme n'est que rarement questionnée. En revanche, bien que les interactions qui nous ont été décrites étaient en grande partie perçues comme étant négatives, tous et toutes ont partagé des expériences positives en interaction avec des enfants.

Chapitre VII. Discussion et conclusion

Au terme de ce projet, nous proposons de discuter des résultats obtenus et qui, pour beaucoup, confirment nos hypothèses ainsi que les résultats d'études citées au cours de ce mémoire. La principale question abordée dans ce mémoire était d'identifier l'impact des normes sociales de genre sur la trajectoire identitaire des personnes s'identifiant trans au Québec et la façon dont elles se manifestent dans le cadre des interactions sociales quotidiennes. De façon interdépendante, l'objectif était de mettre en lumière les éventuelles différences entre la réalité des hommes trans et celle des femmes trans. L'hypothèse principale était que les hommes trans et les femmes trans vivent des inégalités de genre qui, au même titre que les études sur les inégalités de genre pour les hommes et les femmes cisgenres, se présentent sous des formes différentes. Les prochaines pages permettront d'ouvrir la discussion sur les points forts de ce mémoire en parallèle des hypothèses initiales.

VII.I Parcours de vie : sommeil identitaire, éveil aux stigmates, deuil et acceptation

D'une part, l'analyse croisée des parcours de vie a permis de mettre au jour différents traits partagés au sein des récits de tous les participants et toutes les participantes. Une première phase, que nous avons qualifiée de « sommeil identitaire », fait référence à la période de l'enfance chez les personnes s'identifiant trans de notre étude. Cette enquête met en lumière le poids de l'enfance sur les trajectoires identitaires des participant-es à cette étude. Dans leur enfance, les personnes interrogées disaient ne pas avoir conscience des problématiques trans et de leur différence de genre, mais avec le recul, ils et elles comprennent mieux les événements du passé et constatent que cette période présentait beaucoup d'indices sur leur identité de genre. Un résultat intéressant concernant l'enfance est le fait que tous et toutes disent avoir eu des intérêts (activités, interactions, etc.) pour le groupe du genre opposé à celui qui leur avait été attribué à la naissance et qu'ils et elles étaient plus à l'aise à socialiser comme tel. Toutefois, la période de l'adolescence, soit celle que nous nommons comme étant « l'éveil » aux stigmates, a aussi eu un impact sur leur trajectoire identitaire. Le sentiment d'être différent à ce moment de leur vie est fort aiguë, ce qui les amène à être rejeté-es par les autres adolescent-es ou à préférer le retrait. Sans qu'ils et elles aient conscience de leur transidentité, l'éveil aux stigmates a eu, toujours

selon les résultats de l'étude, un impact sur leur santé physique et mentale. Ainsi, leur trajectoire identitaire au présent est marquée par les différentes phases présentées dans ce mémoire. Si les événements positifs et négatifs sont subjectifs et uniques, il apparaît, selon les témoignages, que le deuil et l'accueil sont deux dimensions qui reviennent au sein de tous les récits des participants et des participantes s'identifiant trans.

Pour mettre en parallèle ces résultats avec l'article d'Arnaud Alessandrin « Transidentités : de la "souffrance" aux "épreuves" » publié en 2013 :

Parler d'épreuves c'est ne pas en présupposer la finalité. Si l'on peut tendre médicalement à faire disparaître la souffrance, on ne peut tendre biographiquement qu'à résoudre les tensions inhérentes aux épreuves, et ce faisant, à en faire apparaître de nouvelles. Les solutions institutionnelles et les métarécits sociaux ne fonctionnant plus de manière aussi forte qu'avant, il revient à l'individu, situé dans un espace d'opportunités et de contraintes, de résoudre ces épreuves en les requalifiant, en s'y confrontant ou en les contournant. (Alessandrin, 2013, p. 219)

Par conséquent, le discours des participant-es s'inscrit dans cette théorie. Ils-elles ont, au passé ou au présent, « requalifié », « confronté » ou « contourné » les événements subjectifs qu'ils et elles ont nommés en entrevue et à partir desquels nous avons travaillé et développé cette étude.

VII.II Transition sociale et genre : de fortes inégalités

D'autre part, nous avons pu souligner de fortes différences au sein des trajectoires des hommes trans et des femmes trans. Concernant les participants s'identifiant au genre masculin, une dynamique commune s'est dessinée, soit celle du « boy's club ». L'analyse a montré les multiples attentes des hommes cisgenres à l'égard de la transition des hommes trans et les exigences auxquelles ils doivent répondre pour avoir accès au groupe. Telle que perçue par les participants, la socialisation homme est marquée par les stéréotypes et les normes de genre. Nous pouvons évoquer à nouveau l'exemple du participant de 25 ans (participant 9) qui avait l'impression que la résolution de conflit pour les hommes de sa famille se résumait à taire la problématique plutôt que d'ouvrir la discussion. Il ajoutait qu'il trouvait cette pratique difficile et

qu'il ne souhaitait pas y adhérer. Ainsi, nos résultats viennent confirmer ceux obtenus par Kristen Schilt dans son étude *Just One of the Guys ? Transgender Men and the Persistence of Gender Inequality* (2010). Les témoignages issus des entretiens de Schilt, au même titre que ceux présentés dans notre mémoire, montrent la mécanique des normes entourant les interactions des hommes cisgenres et trans et rejoignent le discours des participants de notre échantillon : « To gain gender competency, transmen study the idealized qualities that make up a hegemonic understanding of masculinity. As their ease with embodying social maleness increases, however, they can develop gender literacy that allows for flexible responses to normative expectations of manhood. [...] Once transmen look like men, people evaluate their actions and behaviors by a male standard » (Schilt, 2010, p.52-53).

L'enquête a également permis d'identifier certaines dynamiques spécifiques de socialisation au travail. Les hommes trans composant l'échantillon disent avoir acquis des privilèges auxquels ils n'avaient pas accès lorsqu'ils socialisaient dans le genre femme. Ces résultats permettent de discuter ceux de Lorie B. Girshick, qui affirme au terme de son étude sur les parcours trans que le « male privilege » n'est pas offert aux hommes en société, mais que ce sont les hommes eux-mêmes qui en prennent possession (Girshick, 2008, p.88). Or, dans les témoignages d'hommes s'identifiant trans que nous avons recueillis, ce sont leurs familles et leurs collègues cisgenres masculins hétérosexuels qui changent leurs interactions, et non l'inverse. Par conséquent, dans ce contexte, le « male privilege » est offert. De plus, les hommes trans de notre échantillon sont très conscients de cette dimension qu'est le privilège masculin : leurs discours suggèrent qu'ils n'en prennent pas possession par leurs propres moyens et qu'ils n'imposent pas le favoritisme.

Au-delà de l'acquisition de l'estime de leurs collègues ou de leurs proches cisgenres masculins, les participants à l'étude ont évoqué avoir l'impression d'être socialement moins vulnérables maintenant qu'ils ont une présentation masculine. Cela étant dit, les hommes trans interrogés sont conscients de leur rôle en société et leurs expériences passées avant leur transition et ont développé une empathie pour les femmes, cisgenres et trans.

En contrepoint, l'enquête a également mis en perspective les trajectoires des femmes trans de l'échantillon avec pour objectif d'ouvrir la réflexion sociale sur les inégalités de genre et transidentitaires et ainsi inviter à questionner les dynamiques sociales de ces hommes et ces femmes s'identifiant trans et repenser collectivement nos concepts de genre.

Un point saillant des trajectoires des femmes trans est le paradoxe qui sous-tend leur quotidien. D'une part, elles sont parfois socialement perçues comme des hommes, comme les nombreux exemples des salles de bain publiques montrent. D'autre part, elles sont socialement acceptées à titre de femmes, mais elles ont à répondre à des critères de féminité, et le traitement qui leur est réservé, suite à leur transition, est différent. En effet, plusieurs femmes ont souligné avoir l'impression de ne plus avoir autant de valeur aux yeux de leurs collègues de travail, tout en étant perçues inversement comme étant plus faciles à approcher et plus sympathiques. Les résultats montrent ainsi la perte perçue de privilèges en milieu de travail pour les participantes de l'étude suite à leur transition, ce qui confirme l'hypothèse selon laquelle les normes de genre auraient un impact sur la trajectoire identitaire des personnes s'identifiant trans. Il apparaît qu'en fonction des points de vue et des situations, les femmes trans seraient perçues à la fois comme des femmes et comme des « hommes habillés en femme ». Elles reçoivent parfois le même traitement social que les femmes cisgenres, mais la notion de transgression sous-tend en grande partie les interactions quotidiennes.

VII.II Espaces publics, institutions gouvernementales et inégalités sociales de genre: les interactions sociales quotidiennes

Un des intérêts de cette enquête est l'analyse croisée des expériences de genre en contexte transidentitaire. Les inégalités sociales qu'elle permet de dévoiler ont bien entendu déjà été abordées auparavant dans des enquêtes sociologiques, telles que celle de Kristen Schilt citée à plusieurs reprises dans ce mémoire, mais dont l'échantillon était composé exclusivement d'hommes trans du sud des États-Unis. L'échantillon de la présente enquête permet d'analyser les inégalités sociales de genre en contexte québécois et canadien à la lumière des perspectives d'hommes, de femmes et de personnes non-binaires s'identifiant trans. Les résultats obtenus à l'aide des témoignages des 11 personnes montrent la puissance des normes de genre dans la mécanique des inégalités sociales. L'étude des récits de vie permet de souligner des paradoxes

qui touchent autant la question du genre que la question transidentitaire. Ces inégalités se transposent dans l'environnement des espaces publics au sein desquels les participant-es interagissent quotidiennement, tels que les lieux physiques ou les institutions.

Les récits portant sur les discriminations perçues font part d'une ségrégation des salles de bain (et des cabines d'essayage) toujours présente. Les questions de « police » de la salle de bain, et la façon dont ces endroits peuvent mener à des situations embarrassantes pour les personnes interrogées, ont largement été abordées dans cette enquête. Les résultats que nous avons obtenus montrent que ces réactions d'inconfort existent, mais ne donnent pas d'explications à ce phénomène. La thèse avancée par Sheila Cavanah souligne la fonction historique des salles de bain publiques, soit celle de répondre à un problème de santé publique de contamination de l'eau et de transmission des maladies. Elle avance qu'aujourd'hui, au 21^e siècle, l'inconfort relatif à l'accès aux toilettes genrées par les personnes s'identifiant trans n'est pas, dans la conscience sociale, directement lié à la transmission des maladies. Toutefois, elle ajoute que les « outsiders », comme les personnes s'identifiant trans pour qui, aux yeux du public, le genre ne correspond pas nécessairement au sexe, pourraient être perçues comme impures : « Gender incoherence, or rather, what is taken to be an incongruence between gender identity, the sex of the body, and the insignia on the bathroom door, is metonymically associated with disease » (Cavanah, 2010, p. 134-135). Toutefois, les témoignages recueillis vont plutôt dans le sens de la thèse proposée par Kristen Schilt et Laurel Westbrook selon laquelle les personnes s'identifiant trans seraient perçues comme des menaces pour la sécurité des usager-ères. Cette situation serait particulièrement visible lorsqu'il s'agit de la présence d'une femme trans dans les salles de bain genrées femme. Comme l'indiquent les auteures Schilt et Westbrook, la vulnérabilité que la société associe avec le genre/sexe féminin pourrait être un élément d'explication. Autrement dit, la femme trans serait perçue comme un « homme habillé en femme », comme « une intruse » :

In our research, we find that opponents are making an argument against any bodies perceived as male having a legal right to enter a woman-only space because they imagine such bodies to present a sexual danger to women and children. Under this logic, they often conflate “sexual predators” (imagined to be deviant men) and transgender women (imagined to be always male) [...] The conception of the “sexual predator” is deeply gendered. People often assume that they can establish whether someone is a potential

sexual threat by simply determining if they are male (possible threat) or female (not a likely threat). Critics charge that transgender rights laws will make such determination difficult and, will, like “sheep’s clothing” on a wolf, give predators open access to those seen as vulnerable. Evelyn Reilly, a spokesperson for the Massachusetts Family Institute, argued that a proposed state-level law protecting gender identity and gender expression would allow “a sexual predator using the guise of gender confusion to enter the restrooms.” (Schilt et Westbrook, 2015, p. 27-29)

De plus, les résultats de notre recherche ont montré que les inégalités d’accès aux institutions publiques touchent la dimension même de la transidentité, plutôt que le fait de s’identifier à un genre ou à un autre comme dans les exemples d’inégalités en milieu de travail. Nombreuses sont les personnes interrogées qui ont fait part d’une forme d’inconfort perçu venant des employé-es de la fonction publique notamment en milieu hospitalier. Plusieurs femmes et hommes trans de l’étude ont exprimé avoir ressenti du jugement et de la discrimination dans les situations où l’employé-e refusait d’utiliser les bons pronoms ou qu’il-elle refusait de lui fournir les services, car la transidentité ne correspond pas à « ses valeurs ».

Enfin, nous aimerions terminer la présente discussion en faisant un retour sur ces deux formes d’inégalités abordées dans les résultats. Lorsque l’on s’intéresse aux inégalités sociales divisées par genre binaire, les résultats soulignent les inégalités de genre : les hommes trans et les femmes trans ne vivent pas les mêmes formes d’inégalités, de par les dynamiques sociales que sous-tendent les notions de genre. Emmanuel Beaubatie signale dans son article « Psychiatres normatifs vs Trans’ subversifs ? », l’invisibilité des hommes trans dans la littérature scientifique médicale et l’invisibilité des femmes trans dans la littérature *queer*. Il précise que : « Quelle que soit l’approche disciplinaire, les transitions font l’objet d’un traitement différentiel selon le sexe. La médecine prend en compte les MtFs, mais rechigne à fabriquer des corps masculins, une asymétrie qui peut être interprétée comme de l’androcentrisme scientifique. » (Beaubatie, 2016, p. 138) et poursuit quelques pages plus loin en affirmant que : « Inversement, la subversion trans’ est pensée au masculin. [...] En se consacrant davantage à l’étude des hommes trans’, les approches *queer* semblent craindre qu’ils ne deviennent des « complices » de la domination masculine » (*Ibid.*, p. 139).

Ces affirmations semblent s'accorder avec nos observations. Il nous apparaît juste d'affirmer qu'en sciences sociales, les réalités des hommes trans sont majoritairement plus étudiées que celles de femmes trans ou des personnes non-binaires. Si nous avons noté un inconfort social à l'égard des femmes trans, leur invisibilité dans la littérature *queer* s'expliquerait, comme l'indique Beaubatie, en raison de l'étude des rapports sociaux de genre sous l'angle de la critique de la dominance masculine. Par conséquent, nos résultats sont pertinents dans la mesure où nous nous sommes détachées de la littérature médicale et que, bien que notre lunette d'analyse puisse être perçue en partie comme appartenant au courant *queer*, nous avons présenté le parcours de femmes trans, d'hommes trans et de personnes non-binaires en tenant compte des dynamiques sociales touchant ces trois groupes de personnes à l'intérieur des normes et des rapports sociaux. Par conséquent, les résultats de Beaubatie ainsi que les nôtres permettent de justifier l'intérêt d'une lecture croisée des genres telle que présentée dans ce mémoire.

Notre intérêt à la fois pour les femmes trans, les hommes trans et les personnes non-binaires a permis de constater que les inégalités transidentitaires se fondent davantage sur la question de la non-conformité aux normes de genre. Les contextes étudiés permettent de mettre en lumière la différence entre les inégalités de genre entre les hommes et les femmes (cisgenres et trans) et les inégalités liées à la transidentité. Par conséquent, les parcours de vie analysés oscillent constamment entre les inégalités de genre et celles qui concernent l'identité trans. Toutefois, l'analyse des témoignages sur les interactions sociales dans les espaces publics a mis l'accent, une seconde fois, sur les inégalités de genre et transidentitaires qui touchent un plus grand nombre de femmes trans que d'hommes trans. Si les hommes et les femmes s'identifiant trans de l'enquête ont partagé en majorité avoir vécu des expériences inconfortables ou stigmatisantes dans les espaces publics, les résultats dénotent une plus grande proportion de participantes que de participants vivant des inégalités de genre et de la stigmatisation liée à leur non-conformité au genre. Toutes les femmes qui composent notre échantillon ont nommé au minimum une situation de stigmatisation où leur identité femme a été invalidée dans les espaces publics réservés aux femmes ou dans les institutions gouvernementales. En revanche, la majorité des hommes a indiqué avoir vécu une ou des expériences semblables, mais ils affirment en général que l'expression de leur identité de genre n'est que rarement questionnée.

Maintenant, précisément sur les enjeux d'inégalités transidentitaires, Arnaud Alessandrin, dans sa thèse « Du " transsexualisme " aux devenirs Trans », dresse un portrait similaire à celui brossé dans notre étude. Sans nommer explicitement ce concept, il discute de ces expériences au reflet de la transphobie en société (Alessandrin, 2012, p. 202). Le témoignage d'un participant à son étude vient confirmer à nouveau la présence des inégalités transidentitaires :

Je demande alors à Kevin si, selon lui, c'est à cause de sa transidentité qu'il se retrouve sans emploi: *« J'sais pas. D'un côté ils disent rien pendant la transition et de l'autre faudrait pas que mon changement perturbe trop la boîte. C'est comme si être trans' c'était un truc privé et donc que j'avais pas à en parler. Dans ce cas, oui, c'est ça, c'est parce que je suis trans' que j'ai plus ce taff. [...] » (Idem.).*

Il poursuit plus loin en expliquant les causes sous-jacentes à la transphobie qui, à notre avis, répondent aussi bien à la question des inégalités transidentitaires:

Pour qu'il y ait transphobie cela nécessite la jonction de deux phénomènes: une production technique, juridique, d'un corps Trans (ou l'expression d'une transidentité) et un système de réaffirmation de la norme de genre, une police de genre. La transphobie est donc l'expression d'un conflit de définition entre, d'une part des représentations et des pratiques hégémoniques de sexe et de genre fixes et binaires (homme = masculin; femme = féminin) et d'autre part, des corps aux pratiques et aux expressions qui perturbent l'équation sexe dit « masculin » = homme = masculinité (et ce le temps d'un instant, l'espace d'une transition ou durant toute une vie). C'est donc dans la confrontation entre le « corps Trans » et la « norme de genre » qu'apparaît la transphobie. (Ibid., p. 203).

Cette discussion nous aura permis de voir que l'emploi du concept diffère entre nous et Alessandrin en regard de la sémantique, mais se complète à l'égard de la définition des expériences et des causes de ces résultats.

En conclusion, ce mémoire met en lumière les expériences transidentitaires au Québec dans une nouvelle perspective. Dans l'intérêt de se détacher des théories médicales classiques et d'amener la sociologie québécoise à s'intéresser davantage aux problématiques abordées, cette enquête offre des résultats qui pourront éventuellement nourrir les discussions et la littérature scientifique. Nous voyons depuis quelques années au Québec une volonté sociale, scientifique, médiatique et communautaire de permettre aux personnes s'identifiant trans de s'exprimer. Les opinions sur le traitement qui en est fait sont tantôt positives, tantôt négatives, mais il n'en demeure pas moins que le débat est présent. Les questions entourant la transidentité chez les enfants et les adolescents québécois semblent aussi intéresser les chercheur-euses et les intervenant-es qui voient l'importance de mieux accompagner les premières manifestations identitaires. Si les résultats de notre étude montrent le poids de l'enfance dans les parcours de vie des participant-es, il est fort à parier que les recherches à propos des enfants et des adolescent-es trans pourraient présenter un portrait différent, car leur identité de genre est, pour certain-es, prise en compte rapidement grâce aux actions militantes et aux approches scientifiques qui permettent aujourd'hui aux proches et aux professionnel-les d'être plus informé-es et outillé-es.

Bibliographie

ACTON SHELLEY, Christopher. « The Gendered and Trans/Gendered Self: Personal, Political, and Psychological Narratives of Trans Repudiation, Trauma, and Healing », British Columbia, The University of British Columbia. 2006, 280 p.

ALESSANDRIN, Arnaud. *Du « transsexualisme » aux devenirs Trans*, Bordeaux, Université de Bordeaux Segalen, 2012, 372 p.

ALESSANDRIN, Arnaud. *Sociologie des transidentités*, Paris, Le Cavalier Bleu, 2018, 136 p.

ALESSANDRIN, Arnaud. « Transidentités : De la “ souffrance ” aux “ épreuves ” », *L'information psychiatrique*, n° 3, vol. 89, 2013, p. 217-220.

ARBER, Sara et Claudine ATTIAS-DONFUT. *The myth of generational conflict: the family and state in ageing societies*, London, New York: Routledge, éd. 2000, 232 p.

AUGST-MERELLE, Alexandra, et Stéphanie NICOT. *Changer de sexe*, Paris, Cavalier Bleu, 2006, 187 p.

BARIL, Alexandre. *La normativité corporelle sous le bistouri : (re)penser l'intersectionnalité et les solidarités entre les études féministes, trans et sur le handicap à travers la transsexualité et la transcapacité*, Ottawa, Université d'Ottawa, 2013, 466 p.

BEAUBATIE, Emmanuel. « Trans' ». dans RENNES, Juliette (dir.), *Encyclopédie critique du genre*, Paris, La Découverte, « Hors collection Sciences Humaines », 2016, p. 640-648.

BEAUBATIE, Emmanuel. *Transfuges de sexe. Genre, santé et sexualité dans les parcours d'hommes et de femmes trans' en France*, 2017, Paris, EHESS, En ligne au < <http://iris.ehess.fr/index.php?/membres/doctorants/1203>>, consulté le 27 septembre 2018.

BEAUBATIE, Emmanuel. « Psychiatres normatifs vs. trans' subversifs : Controverse autour des parcours de changement de sexe », *Presses de Sciences Po*, n° 2, vol. 62, 2016, p. 131-142.

BEAUREGARD, Annick. *Étude critique du concept d'identité sexuelle: science, société et queer*, Montréal, Université du Québec à Montréal, 2014, 202 p.

BECKER, Howard S. *Outsiders: études de sociologie de la déviance*, Paris, Métailié, 2012, 247 p.

BEEMYN, Genny. « Still Waiting for an Introduction to Gender Nonconformity: A Review of Transgender 101: A Simple Guide to a Complex Issue », *Journal of LGBT Youth*, n° 1, vol. 12, 2015, p. 87-89.

BEEMYN, Genny et Susan RANKIN. *The Lives of Transgender People*, New York, Columbia University Press, 2011, 230 p.

BETTCHER, Talia Mae. « Evil Deceivers and Make-Believers: On Transphobic Violence and the Politics of Illusion », *Hypatia*, n° 3, vol. 22, été 2007, p. 43-65.

BLANCHARD, Ray. 1989. « The Concept of Autogynephilia and the Typology of Male Gender Dysphoria »: *The Journal of Nervous and Mental Disease*. n° 10, vol. 177, 1989, p. 616-623.

BLOUIN, Samuel. *La conversion entre intimité et publicité : essai d'imagination sociologique*, Montréal, Université de Montréal, 2015, 232 p.

BONIFACIO, Herbert Joseph. *Invisible Persons, Invisible Patients: Determining the Ethics of Hormone-blocker Therapy Through an Understanding of the Transgender-Transsexual Adolescent-Physician Relationship*, Montréal, McGill University, 2010, 130 p.

BUNGARDEAN, Adriana et Jo-Anne WEMMERS. *Impact et conséquences de l'engagement 810 du C. cr. : le point de vue des personnes victimes de violence conjugale*. Centre d'aide aux victimes d'actes criminels, 2014, 64 p.

BUTLER, Judith. *Gender Trouble: Feminism and the subversion of identity*, New York, Routledge, 1990, 172 p.

CAPUZZA, Jamie C. et Leland G. SPENCER. *Transgender Communication Studies: Histories, Trends, and Trajectories*, Lanham, Lexington Books, éd. 2015, 278 p.

CASTEL, Pierre-Henri. *La métamorphose impensable: essai sur le transsexualisme et l'identité personnelle*, Paris, Gallimard, 2003, 546 p.

CAVANAGH, Sheila L. *Queering Bathrooms: Gender, Sexuality, and the Hygienic Imagination*, Toronto, Buffalo: University of Toronto Press. 2010, 295 p.

COMITÉ LGBT FSSS-CSN. *La transsexualité en bref*, 2016, Montréal, La transition et ses impacts dans l'environnement du travail, En ligne au <https://www.fsss.qc.ca/download/lgbt/FSSS_Deppliant_transsexualite_F.pdf>, consulté le 2 octobre 2018.

COOLEY, Dennis R. et Kelby HARRISON. *Passing/out: Sexual Identity Veiled and Revealed*, New York, Routledge, 2012, 239 p.

COTTEN, Trystan T. *Transgender Migrations: the Bodies, Borders, and Politics of Transition*, New York, Routledge, éd. 2012, 198 p.

DEGLISE, Fabien. « Le «troisième sexe» brille par son absence », *Le Devoir*, 2016, En ligne au <<http://www.ledevoir.com/societe/actualites-en-societe/470219/recensement-2016-le-troisieme-sexe-brille-par-son-absence>> , consulté le 8 septembre 2016.

DEVOR, Aaron H. *FTM: Female-to-male Transsexuals in Society*, Bloomington, Indiana University Press, 2016a. 695 p.

———. « Gender Diversity: Trans, Transgender, Transsexual, and Genderqueer People », *The Blackwell Encyclopedia of Sociology*, 2016b, RITZER, George (ed), Blackwell Publishing, Blackwell Reference Online, En ligne au <http://www.sociologyencyclopedia.com/subscriber/tocnode.html?id=g9781405124331_yr2016_chunk_g978140512433113_ss1-87>, consulté le 8 septembre 2016.

DEVOR, Aaron H. *The Transgender Archives: Foundations for the Future*, Victoria, University of Victoria (B.C.), 2014, 54 p.

DUBAR, Claude. *La crise des identités: l'interprétation d'une mutation*, Paris, Presses universitaires de France, 2010, 239 p.

DUBOIS, Dominic. *Le “mauvais corps”, entre médecine, psychologie et normativité : essai de problématisation sociologique du transsexualisme*, Montréal, Université du Québec à Montréal, 2008, 109 p.

DUMAS, Jean et Line CHAMBERLAND. *Adéquation des services sociaux et de santé avec les besoins des minorités sexuelles au Québec: Sommaire exécutif long*, Montréal, Université du Québec à Montréal, 2015, 5 p.

DUMONT, Catherine et Isabelle BOISCLAIR. *Du masculin au féminin: identités trans et intersexuelle dans quatre œuvres littéraires et cinématographiques contemporaines*, Sherbrooke, Université de Sherbrooke, 2015, 168 p.

ELDER, Glen H., Monica Kirkpatrick JOHNSON et Robert CROSNOE. « The Emergence and Development of Life Course Theory », dans MORTIMER, Jeylan T. et Michael J. SHANAHAN (ed.), *Handbook of the Life Course*, Boston, MA: Springer US, 2003, p. 3-19.

ELLIOT, Patricia. *Debates in Transgender, Queer, and Feminist Theory: Contested Sites. Queer Interventions*, Farnham, Surrey, England ; Burlington, VT: Ashgate Pub, 2010, 185 p.

ENKE, Anne, *Transfeminist Perspectives in and Beyond Transgender and Gender Studies*, Philadelphia, Temple University Press, éd. 2012, 260 p.

ENRIQUEZ, Mickael. *Un mouvement trans au Québec ? : dynamiques d'une militance émergente*, Montréal, Université du Québec à Montréal, 2013, 222 p.

ESPINEIRA, Karine. 2011. « Transidentité : de la théorie à la politique. Une métamorphose culturelle entre pragmatisme et transcendance ». *L'information psychiatrique*. n° 4, vol. 87: 2011, p. 279-282.

ESPINEIRA, Karine et Maud-Yeuse THOMAS. « Transidentités : se donner un corps. Corps trans, corps transformés », dans DELORY-MOMBERGER, Christine (dir.), *Éprouver le corps*, ERES, « Questions de société », 2016, p. 149-161.

EYRE, Stephen L. et al. « 'Hormones Is Not Magic Wands' Ethnography of a Transgender Scene in Oakland, California », *Ethnography*, n° 2, vol 5, juin 2004, p. 147-72.

FOUCAULT, Michel. *La volonté de savoir. Histoire de la sexualité*, Paris, Gallimard, 1997, 211 p.

FUKS, Oleksandr. *Lesbian, Gay, Bisexual, and Transgender Immigrant Acculturation Experience*, Montréal, McGill University, 2014, 325 p.

GAZZOLA, Stephanie Beryl et Melanie Ann MORRISON. « Cultural and Personally Endorsed Stereotypes of Transgender Men and Transgender Women: Notable Correspondence or Disjunction? », *International Journal of Transgenderism*, n° 2, vol 15, 2014, p. 76-99.

GIRSHICK, Lori B. *Transgender Voices: Beyond Women and Men*, Hanover, NH: Univ. Press of New England, 2008, 213 p.

GOFFMAN, Erving. *The Presentation of Self in Everyday Life*. Edinburgh, University of Edinburgh social sciences research center, 1956, 162 p.

———. *Stigma: Notes on the Management of Spoiled Identity*, Englewood Cliffs, N.J.: Prentice-Hall, 1963, 147 p.

———. « The Arrangement Between the Sexes », *Theory and Society*, n° 23, vol. 4, automne 1977, p. 301-31.

———. *Gender Advertisements*, Cambridge, Mass: Harvard Univ. Press, 1979, 84 p.

GHOSH, Shuvo. *Behavioral/Developmental Pediatrics, Sexuality : Gender Identity*, 2011, 5th Ed. St. Petersburg: Pediatrics : Comprehensive Medical Reference, En ligne au <https://emedicine.medscape.com/pediatrics_general>, consulté le 27 septembre 2018.

GREEN, Eli R. « Debating Trans Inclusion in the Feminist Movement: A Trans-Positive Analysis », *Journal of Lesbian Studies*, n°1-2, vol. 10, 2006, p. 231-248.

HÉRAULT, Laurence et Maison méditerranéenne des sciences de l'homme. *La parenté transgenre*, Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, Collection Penser le genre, éd. 2014, 146 p.

HINES, Sally. « What's the Difference? Bringing Particularity to Queer Studies of Transgender », *Journal of Gender Studies*. n° 1, vol. 15, 2006, p. 49-66.

HINES, Sally, et Tam SANGER, *Transgender Identities: Towards a Social Analysis of Gender Diversity*, New York, Routledge, éd. 2010, 298 p.

HINES, Sally. *TransForming Gender: Transgender Practices of Identity, Intimacy and Care*, Bristol, Policy Press at the University of Bristol, 2007, 227 p.

JACQUES, Jean-Pierre. « Le discours transsexuel sur le corps ». *Cahiers de psychologie clinique*, n° 30, vol. 1, 2008, p. 147-58.

JEFFREYS, Sheila. *Gender Hurts: a Feminist Analysis of the Politics of Transgenderism*. Abingdon, Oxon: Routledge, Taylor & Francis Group, 2014, 215 p.

KAMGAIN, Olivia. *Accessibilité aux service de santé pour les personnes trans* sur le territoire de la Capitale-Nationale*, Québec, École Nationale d'administration publique, 2015, 119 p.

KESSLER, Suzanne J. et Wendy MCKENNA. *Gender: an Ethnomethodological Approach*, Chicago, University of Chicago Press, 1985, 233 p.

LAMARRE, Anne Marie. « Introduction », dans LAMARRE, Anne-Marie (dir.), *Le projet de comprendre dans une approche phénoménologique : quelles origines, quels chemins, quels savoirs ?*, 2008, p. 1-3.

LAWRENCE, Anne A. *Men Trapped in Men's Bodies: Narratives of Autogynephilic Transsexualism*, New York, Springer, Focus on Sexuality Research, 2013, 242 p.

LEBRETON, Marianne Eva. *Impact de la vaginoplastie sur la sensibilité périnéale, la satisfaction sexuelle et la fonction sexuelle postopératoire des femmes transsexuelles*, Montréal, Université du Québec à Montréal, 2013, 98 p.

LEE, Woo Jin Edward. *The social organisation of queer / trans migrations: the everyday experiences of queer and trans migrants with precarious status*, Montréal, McGill University, 2015, 319 p.

LÉGERON, Camille. *Traitement de la transidentité dans Laurence Anyways*, Montréal, Université de Montréal, 2016, 72 p.

LEVITT, Heidi M. et Maria R. IPPOLITO. « Being Transgender Navigating Minority Stressors and Developing Authentic Self-Presentation », *Psychology of Women Quarterly*, n° 1, vol. 38, 2014, p. 46-64.

LUCAL, Betsy. « What It Means to Be Gendered Me: Life on the Boundaries of a Dichotomous Gender System », *Gender & Society*, n° 6, vol. 13, décembre 1999, p. 781-97.

MACÉ, Éric. 2010. « Ce que les normes de genre font aux corps/ce que les corps trans font aux normes de genre », *Sociologie*, n° 4, vol. 1, 2010, p. 497-515.

MACNAMARA, Jessica. *Appearance and Acceptance: Toward a Sociology of Familial Responses to Gender Transition*, Buffalo, University at Buffalo, 2014, 104 p.

MARCOUX, Marie-Josée, Sylvie BOUCHARD, Véronique MORIN, Québec (Province) et Conseil du statut de la femme. *Portrait statistique égalité femmes-hommes*, 2016, En ligne au <https://www.csf.gouv.qc.ca/wp-content/uploads/portrait_national_egalite_2016.pdf>, consulté le 8 septembre 2016.

MAUGER, Gérard. *Âges et générations*, Paris, La Découverte, 2015, 125 p.

MERCIER, Élisabeth. « Sexualité et respectabilité des femmes: la SlutWalk et autres (re)configurations morales, éthiques et politiques », *Nouvelles questions féministes*, n° 1, vol. 35, 2016, p. 16-31.

MERCIER, Élisabeth et Maude GAUTHIER. « Perspectives queer et féministes pour un regard critique sur l'intimité dans les médias numériques [introduction] », *Genre, sexualité & société*, n° 17, 2017, p. 1-9.

MEYOR, Catherine. « Le sens et la valeur de l'approche phénoménologique », *Association pour la recherche qualitative hors série*, n° 4, 2007, p. 103-18.

MILLOT, Catherine. *Horsexe: Essai sur le transsexualisme*, Paris, Point Hors Ligne, 1983, 146 p.

MOLIÈRE. *Le Tartuffe. Dom Juan. Le Misanthrope*, Paris, Gallimard, Édition de George Couton, Collection folio classique 332, éd. 1994, 378 p.

MORGAN, Ellis et Yvette TAYLOR. 2018. « Dangerous Education: The Occupational Hazards of Teaching Transgender ». *Sociology*. n° 00, vol. 0, p. 1-17.

MORTIMER, Jeylan T. et Michael J. SHANAHAN. « Handbook of the Life Course », *Handbooks of Sociology and Social Research*, New York, Springer. éd, 2004, 728 p.

NAGOSHI, Julie L. et Stephanie BRZUZY. « Transgender Theory: Embodying Research and Practice », *Journal of Women and Social Work*, n°24, vol. 4, 2010, p. 431-43.

NAMASTE, Viviane K. *Sex change, social change: reflections on identity, institutions, and imperialism*, Toronto, Women's Press, 2005, 136 p.

NASH, Catherine Jean. « Trans Experiences in Lesbian and Queer Space: Trans Experiences in Lesbian and Queer Space », *The Canadian Geographer / Le Géographe Canadien*, n° 2, vol. 55, février 2011, p.192-207.

NEMIROFF, Greta. *Women and men: interdisciplinary readings on gender*, Markham, Ont., Fitzhenry & Whiteside, éd. 1987, 556 p.

NEWTON, Heidi. *A Narrative Exploration of the Lived Experiences of Trans People: Social Exclusion and the Social Determinants of Health*, Waterloo, Wilfrid Laurier University, éd. 2012, 157 p.

NIRTA, Caterina. *Marginal bodies: trans utopias*, London, New York, Routledge, Taylor & Francis Group, 2018, 199 p.

PASTINELLI, Madeleine et Caroline DÉRY. « Se retrouver entre soi pour se reconnaître: Conceptions du genre et régulation des échanges dans un forum de personnes trans », *Anthropologie et Sociétés*, n° 1, vol. 40, mai 2016, p. 153-172.

PFEFFER, Carla A. « “I Don’t Like Passing as a Straight Woman”: Queer Negotiations of Identity and Social Group Membership », *American Journal of Sociology*, n°1, vol. 120, 2014, p. 1-44.

PLATT, Lisa F. et Kayla S. BOLLAND. « Relationship Partners of Transgender Individuals: A Qualitative Exploration », *Journal of Social and Personal Relationships*, n° X, vol. XX, 2017, p. 1-22.

PRADES, Pierre. « Jacques Ellul et le phénomène moral : universalité du besoin de justification, singularité de l’éthique chrétienne », *Archives de sciences sociales des religions*, vol. 168, 2014, p. 55-70.

RAYMOND, Guillaume et al. « Les expériences de victimisation, la santé mentale et le bien-être de jeunes trans au Québec », *Santé mentale au Québec*, n° 3, vol. 40, 2015, p. 77-92.

RAYMOND, Janice G. *The Transsexual Empire: the Making of the She-male*, New York, Teachers College Press, éd. 1994, 220 p.

RITENOUR, Kayla Marie. *Exploring Experiences of Loss and Ambiguous Loss in Parents of Female-to-Male Transgender Youth*, New York, Syracuse University, 2015, 60 p.

ROSENBERG, Rae. *Trans* individuals in the U.S. prison industrial complex: carceral power, hypermasculinity and transgender subversions*, Montréal, McGill University, 2013, 158 p.

SANCHEZ, Fernando Carvajal. « L’analyse des constructions transidentitaires à la lumière de la double transaction », *Pensée plurielle*, n° 2, vol. 33-34, 2013, p. 179-191.

SAUVÉ, Jean-Sébastien. « L’interdiction de discriminer les personnes trans* dans la Charte des droits et libertés de la personne: Pour son amélioration par l’ajout de l’ “identité de genre” et de l’ “expression de genre” à la liste des motifs de distinction illicites ». *Enfances, Familles, Générations*, vol. 23, 2015, p. 108-126.

SCHILT, Kristen. *Just one of the guys? transgender men and the persistence of gender inequality*, Chicago, The University of Chicago Press, 2010, 216 p.

SCHILT, Kristen, et Catherine CONNELL. « Do Workplace Gender Transitions Make Gender Trouble? », *Gender, Work & Organization*, n° 6, vol. 14, 2007, p. 596-618.

SCHILT, Kristen et Laurel WESTBROOK. « Doing Gender, Doing Heteronormativity: “Gender Normals” Transgender People, and the Social Maintenance of Heterosexuality », *Gender & Society*, n° 4, vol. 23, juillet 2009, p. 440-64.

———. « Bathroom Battlegrounds and Penis Panics », *Contexts*, n° 3, vol. 14, août 2015, p. 26-31.

SCHILT, Kristen, et Christine L. WILLIAMS. « Access Denied », *Men and Masculinities*, n° 2, vol. 11, février 2008, p. 219-26.

SCHILT, Kristen et Elroi WINDSOR. « The Sexual Habitus of Transgender Men: Negotiating Sexuality Through Gender », *Journal of Homosexuality*, n° 5, vol. 61, 2014, p. 732-48.

SEIDL, Helma. *Transgender : a study of quality of life*, Montréal, McGill University, 2008, 375 p.

SIEBLER, Kay. *Learning queer identity in the digital age*, New Yor, Palgrave Macmillan, 2016, 201 p.

SOLNIT, Rebecca et Ana Teresa FERNANDEZ. *Men Explain Things to Me*, Updated edition, Chicago, Illinois, Haymarket Books, Dipatch Books, 2014, 159 p.

STOLLER, Robert. *Recherches sur l'identité sexuelle à partir du transsexualisme*, Montréal, Gallimard, 1978, 402 p.

STRAUSS, Anselm L. *Mirrors & masks: the search for identity*, Illinois, The free press of Glencoe, 1959, 186 p.

STRYKER, Susan. *Transgender history*, Berkeley, Seal Press : Distributed by Publishers Group West, 2008, 190 p.

THOMAS, Maud-Yeuse. « De la question trans aux savoirs trans, un itinéraire », *Le sujet dans la cité*. n° 1, vol. 1, 2010, p. 120-29.

TRAVERS, Ann. *The trans generation: how trans kids (and their parents) are creating a gender revolution*, New York, New York University Press, 2018, 288 p.

VAN DE VELDE, Cécile. *Sociologie des âges de la vie*, Paris, A. Colin, 2015, 127 p.

VANCAMPENHOUDT, Luc et Raymond QUIVY. *Manuel de recherche en sciences sociales*, 4e éd. entièrement revue et augmentée, Paris, Dunod, 2011, 262 p.

VIEL, Bianka. *Entraîner des athlètes gais, lesbiennes, bisexuels et transgenres: Besoins et craintes d'entraîneurs québécois*, Québec, Université Laval, 2013, 85 p.

VILLE, Isabelle et France GUÉRIN-PACE. « Interroger les identités : l'élaboration d'une enquête en France », *Population*, n° 3, vol. 60, 2005, p. 277-305.

WALSH, Benjamin. *Information Out in the Cold: Exploring the Information Practice of Homeless Queer, Trans, and Two-spirit Youth in Toronto*, Toronto, University of Toronto, 2014, 125 p.

WEIR, Jodi L. *Performing Gender: Transgenderism as Critique*. Montréal, Concordia University, 1999, 85 p.

WENTLING, Tre et al. « Teaching Transgender* », *Teaching Sociology*, n° 1, vol. 36 janvier 2008, p. 49-57.

WESTBROOK, Laurel et Kristen Schilt. 2014. « Doing Gender, Determining Gender: Transgender People, Gender Panics, and the Maintenance of the Sex/Gender/Sexuality System ». *Gender & Society*. 28 (1): p. 32-57.

WHITLEY, Cameron T. « Trans-Kin Undoing and Redoing Gender: Negotiating Relational Identity among Friends and Family of Transgender Persons », *Sociological Perspectives*, n° 4, vol. 56, hiver 2013, p. 597-621.

WILLIAMS, Christine L. *Still a man's world: men who do « women's work »*, Berkeley, University of California Press, 1995, 243 p.

Annexe I. Grille d'entrevue

Projet « trajectoire identitaire trans »
Isabelle Chiasson-Levesque

Grille d'entrevue 3.0
dernière modification 21/11/2016

THÈMES	QUESTIONS
1. Trajectoire de vie	1. Est-ce que tu peux me raconter un peu ton histoire ?
2. Enfance et adolescence	<ol style="list-style-type: none"> 1. Comment décrirais-tu ton enfance; ton adolescence ? À la maison ? À l'école primaire ? Au secondaire ? 2. Comment était ta relation avec tes parents ? Tes ami-es ? Et aujourd'hui ? 3. Qu'est-ce qui t'as marqué le plus ? 4. Lorsque tu étais enfant, avais-tu conscience du genre ? Et à l'adolescence ? Quelle était ta perception ?
3. Études et travail	<ol style="list-style-type: none"> 1. Comment as-tu vécu ta transition (ton changement ou ton questionnement) au travail (ou à l'école) ? 2. Quelles sont tes perceptions à l'égard de tes collègues ? 3. Selon toi, quelles sont leurs perceptions à ton égard ? 4. Qu'est-ce qui t'as marqué le plus ? 5. As-tu l'impression que les autres ont des attentes différentes maintenant à ton égard ? 6. Vois-tu une différence entre le rôle en milieu de travail (école) à titre d'homme (femme) et celui de femme (homme) ?
4. Au quotidien et espace public	<ol style="list-style-type: none"> 1. As-tu l'impression d'être toi-même ? À quels moments ? 2. Quelles sont les rencontres et les relations les plus difficiles au quotidien ? Les plus faciles ? Pourquoi ? 3. Que te dis-tu lorsque tu dois aller aux toilettes publiques et que l'édifice n'offre pas de toilettes non-genrées ? 4. Que te disais-tu lorsque tu devais présenter tes cartes ou tes papiers officiels avant le changement légal ? (si applicable)

Ce projet a été approuvé par le Comité d'éthique de la recherche en arts et en sciences de l'Université de Montréal.
Projet no CERAAS-2016-17-016-D

5. Sentiments	<ol style="list-style-type: none"> 1. Comment perçois-tu le regard des enfants que tu croises dans la rue? Les personnes âgées? Les adultes en général? Ceux de ton âge? 2. Quand tu reçois des commentaires blessants, quelle est ta réaction ou ta réponse? 3. Qu'est-ce qui t'inquiète le plus ou te fais le plus peur?
6. Identité trans	<ol style="list-style-type: none"> 1. Lorsque tu rencontres une nouvelle personne, comment te présentes-tu? 2. Avec qui parles-tu ouvertement de ta trans-identité (de ton questionnement)? Que leur dis-tu? 3. Avec qui préfères-tu ne pas en parler? Que leur dis-tu? 4. Comment te perçois-tu comme femme ou homme ou non-binaire? 5. Qu'est-ce qui est le plus important pour toi que les gens retiennent?
7. Le rôle de la société	<ol style="list-style-type: none"> 1. Est-ce que la société t'accepte en général? 2. Quelle est la vision de la société sur l'identité trans? Et quel est ton avis? 3. Comment perçois-tu l'image des personnes trans dans les médias? 4. Qu'est-ce qui devrait être fait dans la société pour tu te sentes plus accepté-e et respecté-e?
8. Avenir	<ol style="list-style-type: none"> 1. De ton expérience, qu'est-ce qui a été le plus difficile? Le plus valorisant? 2. Comment perçois-tu ta vie si tu la compares avec celle de tes frères et soeurs, ami-es, de tes enfants cisgenres (non trans)? 3. Si tu avais un enfant ou si ton enfant était avec nous aujourd'hui, qu'aimerais-tu lui dire? 4. Y a-t-il d'autres sujets que tu aimerais abordés ou sur lesquels tu souhaiterais revenir?

Annexe II. Tableau des participant-es

Participant-es	Identité de genre	Âge	Lieu de résidence	Dernier diplôme obtenu	Type d'emploi
1	Non-binaire	24 ans	Capitale-Nationale	études secondaires	sans emploi
2	Femme	40 ans	Abitibi-Témiscamingue	études professionnelles	emploi technique (secteur public)
3	Femme	28 ans	Capitale-Nationale	attestation d'études collégiales	emploi de bureau (communication)
4	Homme	20 ans	Centre-du-Québec	études secondaires	emploi de bureau (service à la clientèle)
5	Femme	24 ans	Capitale-Nationale	études professionnelles	emploi domaine ouvrier
6	Femme	54 ans	Montréal	études universitaires	emploi domaine professionnel (secteur privé)
7	Femme	52 ans	Estrie	études secondaires	sans emploi
8	Homme et non-binaire	23 ans	Montréal	études professionnelles	emploi technique (service à la clientèle)

Participant-es	Identité de genre	Âge	Lieu de résidence	Dernier diplôme obtenu	Type d'emploi
9	Homme	25 ans	Montréal	études collégiales	emploi de bureau (service à la clientèle et communication)
10	Homme	22 ans	Montréal	études universitaires	emploi technique (travailleur autonome)
11	Homme	27 ans	Montréal	études secondaires	emploi de bureau (secteur public)

